



LA BONNE BLAGUE

***Les curieuses aventures de Kapiteyne au ponant
de l'Océan du Ponant et au berceau de l'Humanité.***

Pièce en cinq actes

par

Ntite Mukendi Aubert Kizito

©1992 – Ntite Mukendi Aubert Kizito

Dédicaces et réflexions préliminaires

Je dédie ce récit :

*- Aux baana baa Ilunga-Mbidi,
baena cisa cia Maweeja-a-ñNangila,
quel que soit leur lieu de résidence,
quelle que soit leur appellation actuelle,
et même s'ils ne savent plus qui ils sont.*

Je le dédie aussi

*- A tous ceux, parents, amis ou connaissances,
qui m'ont initié à la connaissance du monde et
à celle de notre Tradition et de nos Coutumes,*

Je le dédie enfin - :

*- A ma chère épouse, Ina a mbanza Josée Schiltz,
- A mes parents, enfants, mon sang et mon devenir :
Kaninda, Kamwanya, Masengu, Kanyeba et Yowa, ainsi
qu'à leurs épouse et époux dont les avis m'ont enrichi,
- Enfin à mes chers petits enfants, mes lecteurs à venir*

En ce matin froid et lugubre de janvier, le pays était bien malade. Et ses habitants, bien plus mal en point que lui, s'apprêtaient, chacun à sa manière, à le suivre dans la tombe. Les cours des matières premières, fixés par les acheteurs et notre unique source de devises, s'étaient une fois encore effondrés. La crise croquait les entreprises les unes après les autres et vomissait par milliers des crève-la-faim et des chômeurs sans espoir. Et le génial « article quinze » qui assurait la survie de la majorité du peuple s'essouffait à force d'être obsolète. Aussi, la faim et ses sœurs, la mort violente et la maladie, constituaient-elles la trinité régnante, la régente suprême de nos vies.

Sous prétexte de nous dégager des dettes internationales, lesquelles sont dues en partie au butin engrangé dans les banques et sociétés occidentales, par ceux qui se croient « propriétaires du pays, de ses richesses et de nos vies », dues en partie aussi aux commissions rétrocédées aux prêteurs pour financer leurs élections chez eux, et en partie enfin, à de simples jeux d'écriture comptable, faisant prospérer « l'argent qui dort »... Sous prétexte donc de nous dégager de ces dettes fictives, le sinistre duo « Fond Monétaire International / Banque Mondiale », en accord avec le non moins sinistre trio « Calamity-Jos, Mwami-nabiso et Sir Mossi » et avec la vertueuse « Communauté Internationale des Investisseurs forcément étrangers », s'était emparé du dossier-santé du pays. Et, en « expert non responsable des suites de ses ukases », s'apprêtait, grâce à un « p.a.s. » énergique, à marginaliser une fraction supplémentaire du peuple, à la livrer donc ficelée à la trinité régnante : Faim, mort violente et maladie.

Effrayé par ces projets assassins, notre peuple voudrait savoir, avant de disparaître, la nature du muvwu de ces gens qui programment si froidement sa mort. Heureusement, il ne devra pas loin chercher, car ce muvwu n'est qu'un avatar de Kapiteyne s'incarnant dans des corps différents. Aussi, en ces temps de repli sur nous-mêmes, il nous a semblé utile de rappeler ce que l'entité agissante, le muvwu de Kapiteyne, a toujours représenté pour nous et où il nous a toujours menés.

Avant-propos

Notre humanité et notre force ont toujours résidé dans l'analyse des forces en action dans les complexes situations que nous traversons et dans la recherche consciente des solutions qui préservent et l'intégrité de notre identité et notre devenir.

Depuis quelques dizaines d'années, notre monde, celui qui fut forgé par nos ancêtres, Ilunga-Mbidi, Nkongolo-Mwamba, Kalaala-Ilunga et Ilunga Kibinda, a été bouleversé par l'irruption d'autres manières de percevoir le monde et de nous y situer, d'autres manières d'évaluer l'importance des choses et la finalité de la vie sur Terre.

Il en est résulté que souvent, telles des personnes saoules, à peine conscientes de leur environnement, nous nous sommes retrouvés incapables de maîtriser notre devenir, au point d'approuver comme moindre mal le démantèlement systématique de notre civilisation, de nos coutumes et de l'organisation sociale, politique, économique et culturelle héritée des ancêtres, toutes choses que nous avons pourtant pour mission de perfectionner et de préserver pour notre mieux être.

Maintenant que le monde est en train de se restructurer, il nous a semblé utile de jeter un froid regard sur le passé récent qui a engendré notre dramatique présent, un regard selon les techniques d'analyse qu'utilisaient nos ancêtres pour décrypter une situation très complexe. En effet, nos ancêtres distinguaient soigneusement l'apparence perçue, le corps ou réalité secondaire et l'être, le muvwu ou réalité primordiale qui, de l'intérieur, manipulait cette apparence et agissait donc, à travers cette dernière, conformément à sa propre nature.

Autrement dit, dans toute situation, on doit déterminer la nature réelle des différentes forces en action, mieux la nature exacte des entités agissantes, en analysant leur comportement sur une très longue période, couvrant le passé et l'avenir. Car l'entité agissante vit hors du temps et ce qu'elle a fait hier, elle le refait maintenant et le refera demain. Son action doit donc s'envisager, non pas selon le découpage temporel européen « passé présent futur », mais en la plaçant dans le « présent perpétuel » de la grammaire luba qui fait coexister hier, aujourd'hui et demain. Alors tout, le début, l'action elle-même et ses conséquences, semble se dérouler en même temps.

Pour faciliter la compréhension, donnons les quelques clefs suivantes :

1- Kapiteyne représente les forces monothéistes, qui émaneraient d'Akhenaton, qui estiment avoir seules le droit à la vie, au bonheur, à la domination et la fixation du devenir de l'humanité. A un certain moment, Kapiteyne s'est matérialisé sous forme de génocideur négrier qui faillit vider l'Amérique de ses

amérindiens et l'Afrique de ses noirs. A un autre moment, sous forme de colonialiste disposant des pays, de leurs richesses et populations, en propriétaire exclusif. A un autre, sous forme de partisan convaincu du nazisme ou de l'apartheid qui ne voit dans l'homme qu'un super-animal, habile mais sans droits humains. Enfin, c'est comme ferme soutien de nos dictateurs, coauteur et donc co-responsable de leurs sinistres exploits, qu'il agit.

2- Le grand chef est le représentant du pouvoir légitime émané du peuple selon la procédure traditionnelle et dont la légitimité est reconnue par ce dernier. Hier, c'était le chef-coutumier, roi ou empereur, issu de la Tradition et régnant selon les principes qui ont créé l'organisation socio-politique du pays. Pendant la colonisation, ce fut souvent le chef médaillé, créature qui n'existait que par le bon vouloir et l'intérêt du colonisateur et imposé selon sa procédure à lui. Aujourd'hui, c'est le Président de la République et son gouvernement, des représentants d'un pouvoir qui n'a souvent de national qu'une vague présomption. Et demain ce sera le pouvoir national émané de la volonté du peuple et reconnu par lui comme légitime.

3- Le grand sorcier est la fraction pensante du peuple, celle qui réfléchit, analyse et trouve des solutions aux problèmes qui se posent et qui, parfois, force le pouvoir politique à se restructurer pour être plus conforme à sa légitimité. Hier, c'étaient les grands initiés, détenteurs de la Tradition et maîtres du devenir de leur peuple. Pendant la colonisation, période de clandestinité, ce furent les évolués, « des instruits singeant leur maître, le colonisateur ». Et demain, ce seront de nouvelles élites, instruites de la science du colonisateur mais ayant renoué avec la Tradition et sa civilisation, donc en phase avec leur peuple, et à qui il sera donné de faire éclore un siècle africain des lumières.

4- Mishonyi (abréviation de missionnaire chrétien) représente indifféremment les prêtres et pasteurs des églises chrétiennes, sans autres distinctions. En effet, c'est la vision du monde monothéiste d'Akhenaton, en opposition totale et en lutte contre la Tradition locale, qui est la force en jeu et non telle église ou secte chrétienne. Il faut savoir que la Tradition et ses croyances, la Coutume et son organisation socio-politico-économico-culturelle, la langue et la vision du monde qu'elle recèle, se tiennent et forment un tout cohérent qui s'écroule dès qu'on modifie l'un des éléments. L'irruption du Christianisme est ainsi donc une menace de mort pour toute la culture locale qui ne peut ni coexister avec lui ni se remettre de ce contact.

5- Kamina (de kumina = avaler, assimiler), représente « l'utopie socialiste-communiste » se posant en nouvelle civilisation, opposée à celle générée par le système libéral - capitaliste des « adorateurs du Dieu-Dollar », qui donne la prééminence à l'avoir sur l'être. Kamina a cru en l'identité de son système des valeurs avec le solidarisme africain, alors qu'il n'y avait que simple convergence. Aussi la désillusion, lorsqu'il s'avéra que son système ne prenait pas en Afrique fut amère pour les deux partis.

6- Kopela-l'Humanitaire-casqué représente la coopération dite humanitaire moderne, chargée de mettre un baume sur les morsures de Kapiteyne, afin de faire patienter des populations placées dans des voies sans autre issue que la mort. C'est le sourire du bourreau à sa victime, avant son exécution, sourire qui doit justifier et légitimer tout le reste, par son désintéressement et ses bienfaits

supposés. Comme hier, la miche de pain jetée par l'épouse d'un négrier à un esclave à bout de force, justifiait et légitimait, par la beauté du geste, la traite des nègres.

C'est le caractère illusoire et dangereux pour les assistés qui est ici mis en lumière. Hier, Kopela l'humanitaire était les œuvres missionnaires pour lesquelles bien de braves gens se sont ruinés en Europe. Aujourd'hui, ce sont des légionnaires enterrant les cholériques du Rwanda ou distribuant la soupe populaire, dans des camps de réfugiés, à des paysans dont la récolte pourrit sur pied dans leurs champs, ce sont aussi de braves humanistes fournissant de l'armement à l'un et l'autre partie à un conflit, sous prétexte d'aider le plus faible à se défendre, mais en fait pour faire perdurer l'état de guerre. Et demain, Dieu Seul sait comment se matérialisera Kopela - l'humanitaire.

7- Le Sorcier-Suprême représente cette force morale qui hier béatifiait les conquistadores et damnait les amérindiens, réputés sans âme, hier encore aidait les génociteurs nazis et hutus à échapper à leur juste châtement tout en refusant une patrie aux rescapés de la Shoah. C'est aussi cette force morale qui, à Valladolid, suggéra la traite des nègres pour alléger la pression du génocide sur les amérindiens, qui en reconnaissant la Croatie a précipité la Yougoslavie en enfer, qui a été seule au monde à reconnaître les dictateurs haïtiens et qui chez nous a usé de toute son influence morale pour restaurer la dictature et ses pratiques, cette force qui se pose enfin en unique expression de la volonté divine, dont les voies sont bien sûr impénétrables.

Car, ni dans la Bible juive, ni dans les Evangiles chrétiens, ni dans le Coran musulman, qui sont tous la parole divine adressée à des mentalités différentes, il n'est nulle part affirmé le droit moral de réduire en esclavage des nègres ni d'exploiter à mort l'homme. Et pourtant il se trouve de pieuses personnes pour vivre de ces pratiques. En elles agit donc non plus la Parole de Dieu mais l'Esprit du Sorcier Suprême, dont question ici.

8- Enfin, Calamity-Jos (de kabutu = un désastre, en ciluba) représente l'efficace et moderne dictateur africain, grand choucho de « la vertueuse communauté internationale » dont il incarne les vœux en ce qui concerne le devenir de nos peuples. Avant-hier, Calamity-Jos était le chef local relayant le négrier dans la chasse au nègre. Hier, c'était l'évolué prêt à tout cautionner pourvu qu'il en tire un profit personnel. Aujourd'hui c'est le dictateur « aux mille cadavres dans le placard » et aux milliards de dollars dans un coffre hors pays. Demain, ce sera un mauvais souvenir à ne pas oublier, comme l'est celui du grand méchant loup dans la campagne européenne.

Signalons enfin que l'Histoire n'est qu'un éternel recommencement des mêmes scènes, nouvelles pour ceux qui n'ont aucune mémoire ni aucune curiosité pour s'informer. Espérons que muni de ces clefs, ce naïf regard ne vous paraîtra pas aussi étrange qu'on s'y attendrait. Aussi j'ose vous souhaiter bonne lecture.

Paris, 1994-95, Ntite-MUKENDI wa Kaninda.

Acte I :
Le génocide par inadvertance au Ponant de l'Océan du Ponant

Un matin radieux, sur la côte occidentale de l'Océan du Ponant, des enfants jouaient sur la plage à ramasser des coquillages. Ils virent poindre à l'horizon plusieurs monstres terrifiants qui semblaient se diriger vers la côte. Abandonnant leurs jeux, ils coururent prévenir le Grand-Chef dont la Cour siégeait exceptionnellement dans le village côtier.

Le premier enfant : Chef ! O Grand-Chef ! Venez voir ! Y'a des monstres sur la mer !

Le deuxième enfant : Chef, les monstres y viennent vers nous ! Faut aller les voir !

Un notable : taisez-vous, gosses malappris ! Interpelle-t-on ainsi le Grand-Chef ? Allez jouer ailleurs et laissez les adultes traiter de grands problèmes.

Et les enfants s'enfuirent vers la plage pour y jouer. Mais peu après, ils revinrent en courant et se bousculant, déranger la session de la Cour.

Le premier enfant : S'il vous plaît, O très Grand-Chef, les monstres sont en vue de la côte !

Le deuxième enfant : Ils accostent presque !

Le troisième enfant : Faut les chasser tout de suite !

Le quatrième enfant : Ils sont terrifiants, vous savez !

Le notable : Encore ! Qu'on m'amène les mères de ces malappris, que je leur apprenne à éduquer des enfants ! Ce n'est pas croyable ! Oser interrompre une session de la Cour pour des futilités !

Le premier enfant : Grand-Chef ! Là n'est pas le problème.

Le deuxième enfant : Les monstres, ils sont beaucoup !

Le troisième enfant : Quatre ! Le père, la mère et deux petits !

Le quatrième enfant : On doit les chasser tout de suite. S'ils accostent, ce sera trop tard !

Le Grand-Chef s'émut et décréta : La vérité sort parfois de la bouche maladroite des enfants. Que des adultes les accompagnent et vérifient leurs dires ?

Une délégation de 5 adultes accompagna les enfants et dut constater que les monstres étaient bien réels et bien trop proches de la côte. Et qu'ils étaient vraiment terrifiants ! Immenses, joignant le ciel à la mer, tout couverts de toiles blanches et se mouvant sans bruit ni effort apparent. De vrais grands monstres !

Et les 5 adultes s'en retournèrent donc rendre compte au Grand-Chef et le pressèrent, lui et le Grand-Sorcier, d'intervenir pour les détruire. Le Grand-Chef et le Grand-Sorcier décidèrent d'aller y voir de près avant d'aviser. Et, presque immédiatement, les quatre monstres décidèrent de s'immobiliser, à quelques brasses de la côte. Puis 4 petits bateaux, un peu plus massifs, tout de même, que les grandes pirogues du pays, furent mis à l'eau. Des hommes quittant chacun des monstres s'y installèrent et se mirent à ramer pour rejoindre la côte.

Le Grand-Chef dit au Grand-Sorcier : Surprenant ! Les ventres des monstres accouchent d'êtres humains ! Ce sont donc d'immenses bateaux ! ça ne me dit rien qui vaille. Nous devons les rejeter à la mer.

Le Grand-Sorcier lui répondit : c'est bien tard pour les attaquer. On aurait dû leur déléguer quelques pirogues avec des guerriers. Mieux vaut les laisser accoster et nous enquêter de leurs intentions. Ensuite nous aviserons.

Et le Grand-Chef acquiesça. Et les petits bateaux accostèrent. Et les hommes qui les occupaient mirent pied à terre. C'étaient bel et bien des hommes ! Avec une tête et deux bras et deux jambes.

Mais c'étaient des hommes tout à fait bizarres, de vrais « monstres-issus-de-la-mer » ! Leur peau était aussi blanche que la rosée des matins de grand froid ou que la craie dont on s'enduit le corps, le jour de grande parade, mauvais présage, nota le grand sorcier, le blanc étant la couleur de la mort alors que le rouge est celle de la guerre. Leurs cheveux et leurs barbes étaient longs et de toutes les couleurs : noirs, jaunes, rouges et même blancs. Et chacun tenait en main un bâton biscornu, tout tordu, comme s'ils étaient tous des chefs ou des bamene-nsala (notables) .Du jamais vu ! En convinrent le Grand-Chef et le Grand-Sorcier.

L'un de ces hommes qui, au lieu de bâton, n'avait qu'un long couteau pendant à sa ceinture, s'avança et s'exprima autant en paroles incompréhensibles qu'en gestes faciles à décrypter. Il prétendit s'appeler Kapiteyne, mot qu'il répéta plusieurs fois en se frappant la poitrine. Le Grand-Chef fit de même en répétant « Moi, Grand-Chef, moi, Grand-Chef ». C'était comique, et tout le monde s'esclaffa de rire.

Puis, Kapiteyne poursuivit en faisant des gestes que le Grand-Sorcier interpréta comme signifiant que lui et ses hommes avaient faim et soif, qu'ils voulaient trouver à manger et à boire, et obtenir un permis de séjour afin de se reposer quelques jours à terre, avant de poursuivre leur voyage.

Tout le monde fut surpris de constater que ces « monstres-issus-de-la-mer » étaient, bien qu'étranges, des êtres humains comme nous, puisqu'ils pouvaient avoir faim et soif, manger notre nourriture et boire notre bière comme tout un chacun. Ce n'était donc pas des esprits ayant pris forme humaine. Mieux, ils avaient quelques bonnes manières d'hommes civilisés, puisque d'entrée de jeu ils avaient reconnu le pouvoir établi et s'adressaient à lui pour l'autorisation de séjour. Aussi rien ne s'opposait à ce qu'ils soient bien accueillis, comme des hôtes de marque.

Et le Grand-Sorcier fit le nécessaire pour leur donner satisfaction. Il leur attribua un excellent campement, pas loin du village côtier. Et des dizaines de « monstres-issus-de-la-mer » furent accouchés, par vagues successives, par les ventres des monstres-de-la-mer et mirent pied à terre en faisant de grands gestes d'amitié. Ils étaient somme tout bien sympathiques !

Et la fête débuta. De jeunes et belles squaws, parées comme pour la noce, servirent du poisson, des fruits de mer, de la viande de bison, des fruits délicieux et toutes les bonnes choses qu'apprécie un palais raffiné. Elles servirent aussi du vin d'érable de bonne qualité.

Et l'atmosphère se détendit et devint quelque peu euphorique, puisqu'on vit le Grand-Sorcier en personne, esquisser quelques pas de danse, alors que pareil événement ne s'était jamais produit aussi loin que puisse remonter la mémoire humaine. Et tout le monde dansa, et les « monstres-issus-de-la-mer » dansèrent eux aussi, bien que de manière grotesque.

Le lendemain, et le surlendemain, et les jours suivants, la fête continua à battre son plein. Nous étions en effet en période faste. Nos greniers étaient pleins et nos réserves débordantes. L'année avait été fastueuse.

Un jour, certains « monstres-issus-de-la-mer » firent comprendre au Grand-Sorcier qu'étant eux aussi des mâles, comme nous autres, ils aimeraient tâter du squaw. Ce dont ils avaient été privés durant leur long voyage, et qui rendait leur cœur tout attristé !

Sans tergiverser, le Grand-Sorcier décida de récompenser cette marque de civilité qui fait qu'on demande au lieu de se servir en cachette et aussi afin de marquer sa satisfaction en constatant que les monstres-issus-de-la-mer étaient bien des personnes comme nous.

Il convoqua des jeunes squaws et leur recommanda d'oublier les rigueurs de la Coutume, de suivre le penchant naturel de leur cœur et surtout de faire honneur au clan. Il fallait que sa réputation soit éblouissante, pour tous et partout dans le monde, et enviée par tous les peuples.

Et nos jeunes squaws, pleines d'ardeur patriotique, firent bien les choses. Trop bien même, puisque quelques semaines plus tard, Kapiteyne vint solliciter du Grand-Chef un entretien en présence de tout le monde et sans boisson. Et ce fut sa squaw qui traduisait. Une brave et maligne squaw qui avait appris au lit quelques mots de la langue des « monstres-issus-de-la-mer », en tous cas assez

de mots pour éclairer et rendre intelligibles les gestes et vociférations de Kapiteyne.

L'entretien eut donc lieu, un soir sans Lune, bien qu'au cours de la journée des éperviers aient été aperçus rodant dans le ciel, comme à la recherche de poussins à kidnapper ! Mauvais présage, très mauvais présage, et tout le monde fut de ce fait fort soucieux.

Kapiteyne parla le premier, comme le veut la Coutume, puisque étranger, donc inférieur au Grand-Chef. Il se confondit en remerciements pour tous les bienfaits et pour l'accueil inespéré lui prodigués. Et solennellement, il promit au Grand-Chef, sa reconnaissance éternelle et la gratitude elle aussi éternelle de son pays.

Tout le monde fut enchanté et soulagé par ces belles paroles. Et plus d'un songea à relancer la fête pour clore la soirée. Aussi, le Grand-Chef, visiblement satisfait de la tournure des événements, répondit lui aussi par de belles paroles. Il parla d'honneur, du devoir sacré de porter secours au semblable en difficulté et de la joie que tous nous ressentions du fait que le peu que nous avons fait était si bien apprécié.

Mais, contrairement à la Coutume qui fait du Grand-Chef le dernier orateur de toute assemblée, Kapiteyne reprit la parole et lâcha la foudre sur l'assemblée.

Kapiteyne : Grand-Chef, dit-il, connaissez-vous la bonne blague ?

Le Grand-Chef, surpris : Non, quelle bonne blague ? Raconte.

Kapiteyne : La bonne blague ? La voici. Toutes les terres que vous voyez autour de nous, jusqu'au - delà de l'horizon, eh ! bien ! désormais ! toutes ces terres et leur contenu, c'est à moi qu'elles appartiennent.

Grand-Chef : Comment ? ! Que dis-tu là ? Que toutes ces terres t'appartiennent ?

Kapiteyne : Oui, c'est bien ça !

Grand-Chef : Mais, depuis des siècles, tout le monde sait que c'est à nous et à nous seuls qu'elles appartiennent. Et alors ?

Kapiteyne : Alors ? Eh bien maintenant c'est différent. Elles sont désormais à moi.

Un moment d'hésitation s'ensuivit un « monstre issu-de-la-mer » vociféra : Kapiteyne ! On s'agite ici. Que faisons-nous ?

Kapiteyne vociféra à son tour : du calme, ils sont désarmés et ne feront rien de dangereux. Les squaws et notre pacotille les ont mâtés pour nous, j'ai mes renseignements là dessus.

Grand-Chef au Grand-Sorcier : Dis-moi qu'il blague !

Grand-Sorcier : J'ai peur que non. Il parle le plus sérieusement du monde et semble réellement croire ce qu'il dit. Sa squaw vient de me traduire ce qu'il vient de dire, il nous réserve une mauvaise surprise ! Négocions. Mieux vaut rejeter la guerre qui s'annonce pour nous armer et le rejeter à la mer.

Grand-Chef à haute voix : Je vois, tu veux en somme conquérir nos terres ? Eh bien tu devras nous transpercer la poitrine, avant qu'elles soient tiennes. Nos ancêtres les ont toujours défendues au prix de leur vie. Nous, nous saurons faire de même. J'ai dit.

Et Kapiteyne conclut : C'est ça votre tradition ? Eh bien, nous allons vous aider, tout de suite, à la respecter.

Et il fit un geste. Et ses hommes épaulèrent leurs bâtons bicornus qui se mirent allégrement à cracher la foudre : en voulez-vous, en voici. Et des milliers de poitrines furent transpercées avant que nous ayons compris ce qui nous arrivait !

Et du ventre des monstres naquirent des animaux terrifiants, aussi rapides que l'éclair. Et Kapiteyne et les siens les enfourchèrent pour rattraper ceux des nôtres qui voulaient se préserver pour la revanche. Et ils leur transpercèrent la poitrine, nous privant ainsi de tout espoir de survie.

Alors, des cameramen et des journalistes débarquèrent en force et se mirent à satisfaire leur voyeurisme en nous interviewant et en nous forçant à tourner dans des Westerns vantant les exploits de Kapiteyne et ses marques de reconnaissance éternelle pour l'accueil chaleureux lui réservé.

Et le folklorique Billy the Kid vint détendre ses nerfs devant l'amas de gens qu'il ne refroidissait que pour rigoler un bon coup.

Et le grand Buffalo-Bill débarqua à son tour pour faire participer les bisons, par milliers et du mauvais côté bien sûr, à ce grand carnage. Et les bisons durent apprendre à brouter la neige du Grand Nord pour ne pas devoir tous rejoindre les aurochs et les mammoths dans leurs couches paléontologiques.

Et tous les végétaux et toutes les forêts durent disparaître et céder la place à quelques immenses monocultures de blé, de maïs et de coton que Kapiteyne récoltait et chargeait sur ses bateaux pour sûrement aller les déverser en haute mer !

Et nous dûmes nous apercevoir que Kapiteyne s'était allié à la Tornade Blanche qui s'empressa de nous couvrir de pustules diablement efficaces pour remplir des tombes. Et toute la Terre fut couverte de sa marque : des os blanchissant au soleil, des cranes jouant à faire peur aux moribonds.

Et une population bigarrée, faite de tout venant, pullula sur toutes nos terres en agitant des titres de propriété de tout ce qui avait été nôtre. Population monstrueuse d'adorateurs du Dieu-Dollar, un Dieu qui ne sanctifie que ceux qui sont impitoyables pour la gent humaine, ceux dont l'envie de posséder et l'agressivité sont anormalement développées. Population de réincarnations de

bisons haineux en voulant à l'homme et exaltant avec hystérie sa capacité de nuisance et sa volonté de génocider d'un coup tous les terriens, rien que pour voir ce que ça ferait.

Et enfin, des 20 millions d'hommes libres parcourant des immenses steppes pleines de bisons, que nous étions, nous nous retrouvâmes 200 milles, prisonniers assignés à résidence pour l'éternité, parqués dans des réserves idylliques où coulent à flot le whisky, l'ennui et le chômage, et d'où nous ne pouvions sortir, même morts.

Au début, nos réserves, bien qu'exiguës, étaient néanmoins vivables. Nous dûmes renoncer aux grandes migrations saisonnières, à la poursuite des troupeaux de bisons pour laisser reposer et se reconstituer la terre. Nous étions désormais des sédentaires, des sortes d'aigles sans ailes, rivés à notre lopin de terre, et en attente, dès l'enfance, du grand jour où la Reine de la nuit viendrait nous délivrer et nous permettre de courir, avec nos ancêtres, derrière les grands troupeaux, maintenant décimés, de bisons.

Certains d'entre nous capturèrent les hideux animaux débarqués des bateaux de Kapiteyne et devinrent d'excellents cavaliers, capables et décidés à faire front. D'autres s'attelèrent à la culture de la terre et à l'élevage de petit bétail, pour garantir notre alimentation.

Mais, rompant le silence adopté lors de l'arrivée de Kapiteyne pour protester contre la politique raide et sans finesse du Grand-Chef, le Grand-Sorcier nous recommanda le calme afin de faire cesser les massacres et nous enjoignit de sérieusement nous occuper de nos squaws afin de repeupler le pays. Il fallait coûte que coûte que nos squaws gagnent, par leur fécondité, la course contre la Reine de la nuit, qu'elles transforment tous leurs oeufs en vaillants foudres de guerre. Alors, l'avenir nous semblerait prometteur pourvu que nous restions entre nous.

Mais Kapiteyne et les siens trouvèrent intolérable que nous puissions jouir de la moindre part de bonheur sur ces terres désormais devenues leurs. Aussi nous forcèrent-ils à déguerpir sous prétexte que les terres de nos réserves étaient insolemment plus fertiles que les vastes domaines qu'ils occupaient.

Faute de mieux, nous dûmes nous installer sur des terres plus arides où le castor était le seul grand gibier qu'on y trouvait. Mais Kapiteyne revint nous faire déguerpir prétextant qu'il aurait détecté dans les profondeurs nos terres de de l'eau du diable, une eau huileuse, nauséabonde, inflammable et indispensable à ses rites,. Et c'est ainsi que de proche en proche nos réserves se déplacèrent jusqu'à se fixer dans des endroits franchement stériles, où survivre est un défi insolent à la divinité la plus compréhensive.

Un jour, un Neveu de Kapiteyne vint trouver le Grand-Sorcier et lui fit part de sa compassion à nos malheurs. Il lui expliqua que ce qui nous arrivait était en partie de notre faute vu que nous continuions à vouloir rester ensemble au lieu de nous disperser et nous intégrer individuellement dans la bigarrure de la population. Nous devons comprendre, disait-il, que la venue et l'implantation de Kapiteyne sur nos terres était un acte aussi irréversible que, pour une squaw, la transition de l'état de fillette à celle de femme faite lors de son dépuçelage. Nous devons

apprendre à vivre avec ce fait au lieu de rêver d'un retour à l'état paradisiaque d'antan.

Le Grand-Sorcier lui expliqua qu'il voulait bien tenter l'aventure de l'intégration, aussi fallait-il que Kapiteyne garantisse au minimum la survie des nôtres, en attendant cette intégration. Il nous fallait de nouvelles terres, moins arides, pour subvenir nous-mêmes à nos besoins. Il fallait réduire la livraison de whisky qui dégénère notre descendance, réduire la vente de petits bâtons-à-foudre qui permettent à tout un chacun de disposer, à sa guise, de la vie d'autrui et réduire enfin, les incursions intempestives des pasteurs prédicateurs qui, s'acharnant à trucider nos Dieux et nos coutumes, détruisent le peu d'âme qui nous reste et nous précipitent dans les affres de la bestialité. Alors nous serons en vie et capables d'être pour vous des partenaires présentables, au lieu de « loques humaines en devenir » que nous sommes actuellement.

Le Neveu sourit à la vue de tant de naïveté et patiemment lui expliqua que Kapiteyne n'était pas un dieu mais seulement « le Premier d'entre des égaux », un homme soumis de ce fait à la volonté de ceux-ci. Il lui dit aussi qu'il n'était pas dans les mœurs des adorateurs du Dieu-Dollar de refreiner leur passion de possession, ni de s'abstenir de satisfaire une demande commerciale aussi évidente et fructueuse que celle de whisky et de petits bâtons-à-foudre qu'ils produisent à ne pas savoir quoi en faire. Il n'était pas non plus dans leurs mœurs de se sentir liés par un accord, surtout passé avec des indigènes comme vous, qui pourrait gêner la réalisation d'un plus grand profit en dollars pour eux.

Tout ce que Kapiteyne vous promettrait ne sera que « belles paroles à violer l'instant d'après ». Le mieux pour vous est de devenir vous aussi ses égaux, donc des « fervents adorateurs de son Dieu-Dollar ». Alors, et seulement alors, fondus dans la bigarrure du pays, vous pourriez et avoir des droits et pouvoir les défendre. Vous seriez des personnes et non plus des indigènes.

Et le Grand-Sorcier comprit la nature du drame qui était nôtre. Nous avons cru en la parole de Kapiteyne, le croyant homme d'honneur comme nous, alors qu'il n'avait d'humain que son corps, « son âme, son intérieur » étant squatté par une réincarnation d'une de ses anciennes victimes, une entité du genre « bison assoiffé de haine implacable pour la gent humaine ». Il perçut aussi tous les drames qui attendaient non seulement notre peuple mais toute l'Humanité dans toute son apparente bigarrure.

En effet, l'homme s'était séparé de l'animal en élaborant une civilisation maternée par un Dieu d'amour jaloux de son joyau, l'Humanité, une civilisation basée sur la vie en société consolidée par la solidarité de groupe face aux aléas de la vie. Substituer à ce Dieu d'Amour un Dieu-Dollar qui ne sanctifie que les plus envieux, asociaux, agressifs, individualistes et impitoyables vis à vis de la gent humaine, ainsi que ceux dont la nuisance est extrême...

Substituer à « la société humaine solidaire » une « société de poules individualistes » dans laquelle chacun, dès l'éclosion de son œuf natal, ne connaît plus ni père, ni mère, ni frère ni sœur, ni descendants ni amis véritables, mais rien que des concurrents à évincer...

Lui substituer une société où voir autrui crever de misère devant sa porte est une agréable confirmation de sa propre réussite et de sa propre puissance de nuisance...enfin, effectuer cette double substitution n'est-ce point anéantir dans l'homme ce qui fait sa spécificité face aux autres êtres vivants : un animal social et de raison ?

Il est évident que Kapiteyne finira par posséder la nuisance extrême et maîtriser la foudre suprême, celle qui permet de génocider tous les peuples et d'anéantir toute vie sur notre planète, d'un seul coup. Il est aussi vrai qu'il finira par se donner les moyens de fuir pour se mettre à l'abri sur d'autres planètes avant d'exécuter la quintessence de son rêve, la destruction de toute l'œuvre sur terre du Dieu d'Amour.

Mais il est et il restera vrai que ce dernier saura toujours se venger de lui. Car, en réalité, Kapiteyne n'est rien et ne contrôle rien, toutes ses initiatives finissent toujours par se retourner contre lui. La vie implantée sur Terre lui survivra et rien ne garantit que sur sa nouvelle planète elle pourra s'implanter et prospérer.

Alors, que faire ? Se demanda le Grand Sorcier. Se mettre à sa botte pour avoir la sensation de vivre et alors se laisser entraîner dans le cauchemar où il est engagé ? Ou bien tenter de lui survivre péniblement comme le font les fourmis, les termites et les crustacés face à l'homme ? Le Grand-Sorcier en eut des migraines à force de se triturer les méninges, tant sombres étaient ses perspectives d'avenir.

Un jour, le Neveu de Kapiteyne revint voir son ami le Grand-Sorcier et tout sourires lui annonça que tout était sur la bonne voie et qu'il n'y avait plus de soucis à se faire pour sa survie et celle des siens. En effet, se réjouissait-il, nos jeunes, de plus en plus nombreux, s'étaient intégrés dans la bigarrure humaine occupant le pays. Ils y prenaient femme, buvaient du coca cola, mâchaient du chewing-gum, se bourraient d'hamburger et de cocaïne, et quand le cœur leur en disait, ils flinguaient proprement qui les dérangeait. Bref, ils étaient devenus de vrais civilisés, parfaitement intégrés à la civilisation technologique moderne où l'autre est un non-être dès qu'il cesse d'être utilisable, où aussi des hypothèses scientifiques précaires, vouées à être détruites par la prochaine découverte, tiennent lieu de vérité immuable, où enfin, ce qui peut être fait doit être fait, seul compte le bénéfice personnel immédiat.

Tout allait aussi très bien pour l'avenir de l'humanité surenchérit le brave neveu. Kapiteyne avait maîtrisé la foudre suprême et l'avait expérimentée, par deux fois et avec succès, sur Hiroshima et Nagasaki, deux sites idéaux, bien confinés sur une île, dont il a pu évaluer et contrôler l'évolution.

Kapiteyne venait aussi de percer le secret de la vie et de maîtriser ses processus. Il a constitué des stocks de semences et d'ovules, et élaboré des techniques de fécondation et de gestation in vitro, lui permettant d'engendrer en se passant de l'homme et de la femme. Mieux, il dispose des techniques de clonage et de perfectionnement du matériel génétique, qui lui permettront de créer des êtres humains aux caractéristiques prédéfinies, alors même que toute la gent humaine aurait complètement disparu.

Il pourra donc résoudre le problème posé par la bigarrure humaine et sa diversité face aux mensurations physiques, aux performances physiques et intellectuelles et à la résistance aux maladies. Enfin, clou du progrès, Kapiteyne avait maîtrisé le voyage vers les étoiles et pouvait s'y rendre à volonté, donc s'y réfugier en cas de besoin, si la Terre devenait totalement inhabitable.

Le Grand Sorcier, comme le dernier des non initiés, s'évanouit à l'énoncé de cette apocalypse à venir. Laisser Kapiteyne, dont tout le monde connaissait maintenant la haine brûlante pour la gent humaine, disposer de cette nuisance extrême, n'est-ce point contribuer à l'avènement de la fin du monde ?

Autrefois, dit la Tradition, le monde étaient indistinct. S'y côtoyaient des esprits purs, des esprits incarnés dans des corps matériels comme les humains et les animaux, et de la matière pure. Des humains, au contact des purs esprits, développèrent l'idéal de l'être, de l'acquisition des pouvoirs spirituels permettant de vivre comme des esprits, de s'incarner et se désincarner à volonté, de changer de corps pour expérimenter de nouvelles sensations, de se déplacer instantanément et sans effort. Bref, de vivre dans le présent perpétuel, qui n'a ni début ni fin. Et ce fut le chaos ! La civilisation de l'être, poussée à l'extrême, annihilait toute vie en état d'incarnation, en communion avec la matière.

Et le Mvidie Mikombo-a-Kalowo, nkaya-ende mudyfuke, le Dieu incarné dut séparer les esprits purs des esprits incarnés et de la matière, puis interdire tout commerce entre eux. Et les grands initiés furent dès lors mis en résidence surveillée, avec la mort comme seul châtement, en cas de récidive de leurs activités et comportements générateurs de chaos.

Alors, certains humains, ont décidé de tourner complètement le dos à l'idéal de l'être, de s'immerger profondément dans l'étude de la matière, d'élaborer l'idéal de l'avoir selon lequel l'autre n'est au mieux, qu'un instrument facilitant la possession de la matière et au pire, qu'un réservoir de pièces de rechange pour leurs transplantations d'organes.

Ils développèrent la nuisance personnelle, la seule garantie fiable pour la jouissance de ses possessions. Tant que cette civilisation de l'avoir n'était que balbutiante, la vie en état d'incarnation était vivable. Mais maintenant qu'elle tend vers ses extrêmes, ce sera l'épuration totale de ses incarnés de notre monde. Et il n'y aura plus que des esprits purs et de la matière vierge. Quel désastre !

Il devient urgent d'appliquer à Kapiteyne le sort réservé aux grands initiés totalement impliqués dans la civilisation de l'être : la résidence surveillée et la mort en cas de récidive des recherches.

Le brave neveu, s'apercevant de l'émotion du Grand Sorcier, s'empressa de le rassurer. Kapiteyne a pu convaincre le monde entier que tout ce que ce dernier pouvait posséder ou produire, toutes les peines qu'il pouvait se donner en travaillant, tout cela devait se traduire en dollars et s'échanger contre « les magiques bouts de papier verts » que lui, Kapiteyne, produisait en exclusivité et en quantité illimitée.

Dès lors Kapiteyne n'avait que faire du peuple du Grand Sorcier qui ne lui vaut que des soucis, il consentait donc à le laisser vivoter, sa superpuissance étant consolidée pour l'éternité.

Le Grand-Sorcier l'écouta poliment pour ne pas susciter on ne sait quelles représailles. Il avait, tout seul comme un grand, compris que son monde, le monde de l'humain, était irrémédiablement perdu et qu'il n'était lui-même qu'un mort en sursis, mieux, un zombie qui a l'insolence de prétendre continuer à vivre alors qu'il aurait dû débarrasser le plancher. Il se tut et le Neveu savoura sa victoire et fêta la conversion du Grand Sorcier, le dernier survivant des amérindiens.

Ainsi fut la bonne blague sur la côte occidentale de l'Océan du Ponant, au pays du génocide par inadvertance.

Acte II :
Kapiteyne au berceau de l'humanité :
l'amitié et la reconnaissance éternelles au berceau de l'Humanité.

Un matin radieux, sur la côte orientale de l'Océan du ponant, des enfants jouaient sur la plage à ramasser des coquillages. Ils virent poindre à l'horizon plusieurs monstres terrifiants qui semblaient se diriger vers la côte. Abandonnant leurs jeux, les enfants coururent prévenir le Grand-Chef dont la Cour siégeait exceptionnellement dans le village côtier.

Un enfant : Chef ! O Grand-Chef ! Venez voir !

Deuxième enfant : Y'a des monstres sur la mer !

troisième enfant : Et ils viennent vers nous !

Un notable : taisez-vous, gosses malappris ! S'adresse-t-on ainsi au Grand-Chef ? Allez jouer ailleurs et laissez les adultes traiter de grands problèmes.

Et les enfants regagnèrent la plage pour y poursuivre leurs jeux. Mais peu après, ils revinrent en courant et se bousculant, déranger la session de la Cour.

Le premier enfant : S'il vous plaît, O très Grand-Chef, les monstres sont en vue de la côte !

Le deuxième enfant : Ils accostent presque !

Le troisième enfant : Faut les chasser tout de suite !

Le quatrième enfant : ils sont terrifiants, vous savez !

Le notable : Encore ! Qu'on m'amène les mères de ces malappris, que je leur apprenne à éduquer des enfants ! C'est pas croyable ! Oser interrompre une session de la Cour pour des futilités !

Le premier enfant : là n'est pas le problème. O vénérable notable. Voyez d'abord les monstres !

Le deuxième enfant : Ce sont des Mamywata ! Et ils sont beaucoup !

Le troisième enfant : Quatre qu'ils sont ! Le père, la mère et deux enfants !

Le quatrième enfant : Faut s'en occuper tout de suite. S'ils accostent, ce sera trop tard

Le Grand-Sorcier : Mamywata ! Pas possible ! Le grand esprit qui règne sur l'Océan, ne se montre jamais ni en plein jour ni à des non-initiés. Vous avez dû manger quelque chose de travers et subir des hallucinations. Allez jouer ailleurs !

Mais le Grand-Chef s'émut et décréta : La vérité sort parfois de la bouche maladroite des enfants. Que des adultes les accompagnent et vérifient leurs dires.

Une délégation de 5 adultes les accompagna et dut constater que les monstres étaient bien réels et bien trop proches de la côte, et qu'ils étaient vraiment terrifiants. C'était sûrement des matérialisations de Mamywata. Immenses, joignant la mer au ciel, tout couverts de toiles blanches et se mouvant sans bruit ni effort apparent ! Et les 5 adultes s'en retournèrent au village rendre compte au Grand-Chef et le presser, lui, ainsi que le Grand-Sorcier, d'intervenir pour les détruire.

Le Grand-Chef et le Grand-Sorcier décidèrent d'aller y voir de plus près avant d'aviser. Et les quatre monstres décidèrent, presque simultanément, de s'immobiliser à quelques brasses de la côte. Quatre petits bateaux, un peu plus massifs, tout de même, que les grandes pirogues du pays, furent mis à l'eau. Et des hommes quittèrent chacun des monstres pour s'y installer et se mirent à ramer ferme pour rejoindre la côte.

Et le Grand-Chef dit au Grand-Sorcier : Surprenant ! Le ventre des monstres accouche d'êtres humains ! Ce sont sûrement d'immenses bateaux. Ca ne me dit rien qui vaille. Nous devons les rejeter à la mer avant qu'un mal ne survienne !

Le Grand-Sorcier lui répondit : il est bien tard pour tenter de les refouler. On aurait dû écouter les enfants et leur déléguer quelques pirogues d'hommes armés. Mieux vaut maintenant les laisser accoster et nous enquérir de leurs intentions. Ensuite nous aviserons.

Et le Grand-Chef acquiesça.

Et les petits bateaux accostèrent. Et ceux qui ramaient mirent pied à terre. C'étaient bel et bien des hommes ! Avec une tête et deux bras et deux jambes. Mais des hommes tout à fait étranges, de vrais « monstres-issus-de-la-mer » ! Leur peau était aussi blanche que celle des albinos qu'on abandonne au fleuve à leur naissance ou que la craie dont les veuves s'enduisent le visage durant le deuil. Leurs cheveux et leurs barbes étaient longs et de toutes les couleurs : noirs, jaunes, rouges et même blancs-bleutés. Et chacun tenait en main un bâton bicornu, un sceptre-de-puissance tout tordu, comme s'ils étaient tous des chefs ou des bamene-nsala (notables) ! Du jamais vu en convinrent le Grand-Chef et le Grand-Sorcier.

L'un de ces hommes qui, au lieu de bâton, n'avait qu'un long couteau pendant à sa ceinture, s'avança et s'exprima autant en paroles incompréhensibles qu'en gestes relativement faciles à décrypter et deviner.

Il prétendit s'appeler Kapiteyne, mot qu'il répéta plusieurs fois en se frappant la poitrine. Le Grand-Chef fit de même en répétant « Moi, Grand-Chef », « Moi,

Grand-Chef ». Curieuse coutume dans laquelle se frapper la poitrine en répétant son nom remplace une bonne et franche accolade. Tout le monde en rit sous cape, c'était drôle !

Puis, Kapiteyne poursuivit en faisant des gestes que le Grand-Sorcier interpréta comme signifiant que lui et ses hommes avaient faim et soif, qu'ils voulaient trouver à manger et à boire, et obtenir l'autorisation de se reposer quelques jours à terre, avant de poursuivre leur voyage.

Et tout le monde en déduisit que les « monstres-issus-de-la-mer » étaient, bien que fort étranges, des êtres humains comme nous tous, puisqu'ils avaient faim et soif et pouvaient manger notre nourriture et boire notre bière comme tout un chacun. Ce n'était donc pas des esprits ayant pris forme humaine ni des enfants de Mamywata.

Mieux, ils semblaient avoir quelques bonnes manières, celles de tout homme civilisé, puisque d'entrée de jeu ils avaient reconnu le pouvoir établi et s'adressaient à lui pour l'autorisation de séjours et la restauration.

Aussi, rien ne s'opposait à ce qu'ils soient les bienvenus, accueillis et traités comme des hôtes de marque. Et le Grand-Sorcier pour leur donner satisfaction fit le nécessaire. Il leur attribua un excellent campement, pas loin du village côtier. Et des dizaines de « monstres-issus-de-la-mer », par vagues successives, furent accouchés par les ventres des monstres-de-la-mer et mirent pied à terre en faisant de grands gestes d'amitié. Ils étaient somme toute bien sympathiques !

Et la fête débuta. De jeunes et belles bananketo, parées comme pour la noce, servirent et du poisson, et des fruits de mer, et de la viande fraîche d'antilope, et des fruits délicieux, et toutes les bonnes choses qu'apprécie un palais raffiné. Elles servirent aussi, à profusion, du vin de palme d'excellente qualité.

Et l'atmosphère se détendit et devint quelque peu euphorique. Et l'on vit le Grand-Sorcier en personne esquisser quelques pas de danse, alors que pareil événement ne s'était jamais produit aussi loin que pouvait remonter la mémoire humaine. Et tout le monde dansa, et les « monstres-issus-de-la-mer » dansèrent eux aussi, bien que de manière fort grotesque.

Le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, la fête continua à battre son plein. Nous étions en effet en période faste. Nos greniers étaient pleins et nos réserves débordantes. L'année avait été fastueuse ! Les "monstres-issus-de-la-mer" burent et mangèrent des quantités énormes de nourriture et de boisson, au point de risquer des indigestions et des soupçons inopportuns d'empoisonnement. C'était sûr qu'ils avaient vraiment faim et soif et que leur arrivée chez nous devait représenter pour eux quelque chose d'autant plus merveilleux que c'était inattendu.

Quelques jours plus tard, mi-sérieux, mi-blagueurs, des « monstres-issus-de-la-mer » firent comprendre au Grand-Sorcier qu'ayant été sevrés de..., pendant toute l'éternité qu'a duré leur voyage, vu qu'ils étaient eux aussi des mâles comme tout un chacun, ils désiraient, si cela ne dérangeait personne, tâter du muananketo, afin d'apaiser leurs cœurs tourmentés. Quelle pudeur ! quelle

délicatesse ! pour exprimer ces choses que de jeunes oreilles ne peuvent entendre ! Sûr, qu'ils étaient vraiment des hommes de bien. Mieux, des personnes comme nous autres.

Aussi, le Grand-Sorcier décida de récompenser ces marques de civilisation qui consistent à demander au lieu de se servir en cachette et à toujours s'exprimer en termes adéquats. Et sans hésiter, il convoqua et fermement recommanda aux jeunes bananketo du clan d'oublier momentanément la Coutume, ses rigueurs et son exigence de virginité pour le soir des noces. Mieux, il insista pour qu'elles suivent le penchant naturel de leurs cœurs et fassent honneur au clan, à tous ses mâles, à toutes ses dames et au Grand-Chef lui-même. Il fallait, disait-il, que le savoir-faire du clan soit et demeure éblouissant, pour tous et partout dans le monde, et envié par tous les peuples.

Et nos jeunes bananketo, pleines d'ardeur patriotique, firent bien les choses, trop bien même. Elles firent aux monstres-issus-de-la-mer des trucs et des trucs, au point que le Soleil et la Lune durent se plaindre de ne plus apercevoir certains d'entre eux, calfeutrés qu'ils étaient dans les cases et prisonniers des cuisses et caresses, au point que penser regagner le ventre des « monstres-de-la-mer » et sa triste continence, leur parut à tous un tabou intolérable. Quelle glu, ces bananketo ! Quelles mouches stupides qui se laissent couper les ailes, ces mâles qui oublient qu'après l'amour, la mante digère son amant !

Le Grand-Sorcier ne s'attendait sûrement pas à pareil gâchis ! Il en éprouva du remord, surtout lorsque, quelques mois plus tard, Kapiteyne vint solliciter du Grand-Chef un entretien solennel pour palabrer, un entretien en présence de tout le monde et sans boisson ! Comme si on pouvait palabrer la gorge sèche ! C'était sûr qu'il allait se plaindre de ce que nos bananketo avaient fait de ses hommes : des lavettes traînant sur les genoux. C'était de sa faute, il n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même.

Il aurait dû savoir, que la femme c'est l'estomac du clan, qui digère l'étranger pour le conformer à notre façon d'être et pour en extraire la quintessence. Ses hommes n'avaient qu'à se tenir loin d'elle, s'ils souhaitaient pouvoir s'en retourner chez eux et garder leur mâle apparence. Qu'il vienne donc se plaindre, et on lui expliquera qu'on n'y est pour rien.

L'entretien solennel eut lieu, un soir sans Lune, bien qu'au cours de la journée, de sinistres éperviers aient été aperçus dans le ciel, rodant au dessus du village comme s'ils cherchaient des poussins à kidnapper ! Mauvais présage, très mauvais présage, que la suite confirma. Et tout le monde devint de ce fait fort soucieux.

Ce fut la muananketo de Kapiteyne qui traduisit. Une brave et maligne muananketo qui avait appris au lit quelques mots de la langue des « monstres-issus-de-la-mer », en tous cas assez de mots pour éclairer et rendre intelligibles les gestes et vociférations de Kapiteyne.

Comme le veut la Coutume, puisqu'étranger et donc inférieur au Grand-Chef, Kapiteyne parla le premier. Il se confondit en remerciements pour l'accueil inespéré et pour tous les bienfaits prodigués à lui et à ses hommes. Et

solennellement, il promet sa reconnaissance éternelle ainsi que la gratitude, elle aussi éternelle, de son pays.

Tout le monde fut enchanté et soulagé par ces belles paroles et plus d'un songea à relancer la fête pour clore la soirée. Aussi, le Grand-Chef, visiblement satisfait de la tournure des événements, répondit, lui aussi, par de belles paroles. Il parla d'honneur, du devoir sacré de porter secours au semblable en difficulté et de la joie et de la fierté que nous tous ressentions du fait que le peu que nous avons fait était si bien apprécié. Et nos bananketo gloussèrent d'aise et se tortillèrent de plaisir pour applaudir ces mâles paroles, cette belle reconnaissance solennelle des services rendus et des peines endurées pour la gloire du clan !

Mais, contrairement à la Coutume qui fait du Grand-Chef le dernier orateur de toute assemblée, Kapiteyne reprit la parole et lâcha tout à trac la foudre sur l'assemblée.

Grand-Chef, dit-il, connaissez-vous la bonne blague ?

Le Grand-Chef surpris : Non, quelle bonne blague ? Raconte.

Kapiteyne : La bonne blague ? c'est simple ! La voici : Puisque vous nous avez bien accueilli, toutes ces terres que vous voyez autour de nous, jusqu'au delà de l'horizon, eh bien désormais toutes ces terres, c'est à moi qu'elles appartiennent.

Le Grand-Chef, interloqué : Que dis-tu là ? Prétends-tu que toutes ces terres t'appartiennent ?

Kapiteyne, avec un malin sourire : Eh, oui ! C'est cela la bonne blague !

Le Grand-Chef soucieux : Mais tout le monde, depuis des siècles, sait que c'est à nous et à nous seuls que ces terres appartiennent. Alors ?

Kapiteyne : alors ? Eh bien maintenant c'est différent. Elles sont désormais toutes à moi.

Le Grand-Chef consulta le Grand-Sorcier : c'est inattendu comme marque de reconnaissance éternelle pour bienfaits reçus ! Que faire ? Que décider ?

Et le Grand-Sorcier lui chuchota à l'oreille : Pour tout autre que Kapiteyne, on parlerait volontiers de folie. Mais j'ai eu à constater qu'il était loin d'être insensé ou sujet à des crises de folie. S'il dit cela, c'est qu'il doit avoir une bonne raison. Il faut la lui demander avant toute chose.

Et le Grand-Chef dit à haute voix : ton affirmation, Kapiteyne, est bien surprenante et ne te ressemble pas du tout. Dis-moi ce qui te permet de la formuler.

Et Kapiteyne répondit : Je le dis parce que je suis le plus fort et que c'est donc à moi à commander.

Le Grand-Chef : Tu prétends être le plus fort ? Et pourtant toi et tes hommes, vous n'êtes qu'une poignée face à notre multitude. Une poignée infime dont la chair ne peut même pas nourrir nos voisins du Nord pendant plus d'une semaine. Où réside donc ta prétendue force ?

Kapiteyne : Ma force, vous ne le savez pas ? Elle est toute dans ce bâton qui crache la foudre et tue instantanément tout ce qu'il vise.

Le Grand-Sorcier, chuchota : Nous n'avons pas à le croire sur parole. Il faut qu'il nous montre la foudre que crache son bâton.

Le Grand-Chef : Ta force est toute dans ce bâton biscornu ? Et tu prétends qu'il crache la foudre ? Je voudrai bien le voir pour te croire.

Kapiteyne, désinvolte : à votre entière disposition. Quand vous voudrez.

Et le Grand-Sorcier, après avoir éloigné les femmes et les enfants, fit attacher une grosse chèvre au grand arbre des palabres qui domine le village et invita Kapiteyne à la foudroyer, là devant tout le monde.

Celui-ci ne se fit pas davantage prier. Il épaula son bâton, visa la chèvre et, oh miracle !, le bâton cracha la foudre dans un bruit de tonnerre assourdissant.

Le Grand-Chef, le Grand-Sorcier et tout le monde d'ailleurs, se précipitèrent sur la chèvre pour l'observer. Elle avait les quatre pattes en l'air. Elle ne respirait plus. Et son corps était tout déchiqueté, tout criblé d'hideuses plaies d'où suintait du sang par mille orifices. La foudre était bien réelle. Et le bâton de Kapiteyne la crachait bien réellement. Ils s'approchèrent alors gentiment de Kapiteyne et manifestèrent une intense curiosité à l'égard du « bâton-qui-crache-la-foudre ». Apparemment, celui-ci n'avait rien de spécial laissant deviner ses fantastiques propriétés. Enfin ils se concertèrent à l'écart.

Le Grand-Chef, très perplexe : je ne vois rien de spécial dans ce bâton et je ne comprends pas ses effets.

Le Grand-Sorcier : C'est un fétiche comme tous nos fétiches, mais plus puissant que les nôtres.

Le Grand-Chef : Un fétiche ?!

Le Grand-Sorcier : Oui, un objet apparemment insignifiant mais qui fait fonction de corps matériel à un Esprit et permet à celui-ci d'agir concrètement dans notre monde matériel. Car pour pouvoir agir dans le monde matériel, il faut bien sûr qu'il y ait un esprit qui conçoit l'action, la veille, et réunisse les moyens pour la réaliser. Mais cet esprit doit disposer d'un corps matériel lui servant d'ancrage dans notre monde pour y agir concrètement. C'est cela un fétiche, qui dans le cas de l'esprit humain est son propre corps. Pour tout autre esprit, un objet matériel, une calebasse ou un bâton comme ici, ou même parfois c'est le corps d'un homme qu'on dit envoûté qui en fera office.

Le Grand-Chef : Ah, oui ! Je vois.

Le Grand-Sorcier : Il n'y a donc pas là grand mystère. Il nous suffirait de connaître l'Esprit qui agit à travers ce bâton et de savoir comment le mettre à notre disposition pour bien résoudre le problème posé.

Le Grand-Chef : Je me demande tout de même, si la chèvre n'a pas été foudroyée parce qu'attachée à un arbre. Tout le monde sait qu'il y a danger à se réfugier sous un arbre pendant un orage.

L'araignée-foudre frappe de préférence les arbres et leurs hôtes. Alors moi je crois qu'il ne faut pas nous laisser impressionner par son tour de passe-passe, mais l'attaquer, lui et ses gens, au plus tard cette nuit même et les détruire tous par surprise. Qu'en dites-vous ?

Le Grand-Sorcier : je crains que vous ne soyez victime de l'impatient présent, alors que, vu la gravité du problème, le temps, qui répudie tout ce qui se fait sans lui, n'est pas à négliger. Nous pouvons les attaquer ce soir, demain, le mois ou l'année prochaine ou quand vous voudrez. Rien ne sert de nous précipiter, au risque de nous fourvoyer, tant que nous ne serons pas entrés en possession de cette arme nouvelle.

Car après un tel massacre, d'autres Kapiteynes viendront venger leur frère, et nous risquons alors d'être anéantis par leurs bâtons-qui-crachent-la-foudre. Vérifions plutôt si la foudre du « bâton-fétiche » est aussi efficace vis à vis d'une chèvre en mouvement, comme le seraient nos guerriers.

Et le Grand-Chef, s'adressant à Kapiteyne : Fantastique, ton numéro ! Mais il faudrait le recommencer. Non plus sur une chèvre attachée à un arbre mais sur une en mouvement. Comprends-moi bien, ce n'est pas pour te vexer, mais il le faut pour emporter notre conviction à tous.

Kapiteyne : A votre entière disposition ! Vous pouvez même, au lieu de la chèvre, placer plusieurs de vos gars en mouvement, ça ne me dérange pas. Mon bâton crachera la foudre et le résultat sera le même.

Mais le Grand-Sorcier lâcha une chèvre et la fit courir en lui jetant un gros caillou contre le dos. Et de bonne grâce, Kapiteyne épaula son bâton-fétiche et cracha la foudre sur la pauvre bête, malgré sa grande vitesse et ses zigzags. Et l'effet fut instantané. La chèvre fut foudroyée, déchiquetée et couchée les quatre pattes en l'air. Et tout le monde constata que la liberté de mouvement ne changeait rien aux effets de la foudre crachée par le bâton-fétiche.

Et le Grand-Sorcier chuchota alors à l'oreille du Grand-Chef : C'est pire que tout ce que nous pouvions redouter ! Actuellement, la guerre serait suicidaire. Avec cette arme absolue, bien que minorité infime, ces monstres peuvent nous infliger des dégâts considérables et peut-être même irréversibles. Mieux vaut donc compter en année et même en décennies pour résoudre ce problème.

Le Grand-Chef : Que faire concrètement ?

Le Grand-Sorcier : Lui Donner l'impression d'avoir triomphé et nous efforcer de survivre. Car, il arrivera inévitablement un moment où il s'endormira sur sa

gloire et se séparera de son bâton-fétiche. Alors il nous sera facile de nous en emparer. Et qui sait ? Peut-être que par over-confiance, aurait-il initié l'un ou l'autre des nôtres au maniement de son bâton. Alors nous pourrions, sans casse, lui indiquer le chemin de là d'où il est venu. Car lorsque la force brute défaille, seule peut sauver, la finesse de l'esprit.

Le Grand-Chef : Te rends-tu compte de ce que nous risquons de perdre dans une telle cohabitation ?

Le Grand-Sorcier : Oui, j'en suis très conscient. Cette cohabitation sera certainement et fort périlleuse pour notre âme et très dure à vivre au quotidien. Mais c'est la seule voie pouvant assurer notre survie. Autrement, ce serait notre destruction et notre régression au stade de Nyonga. (1)

Aussi, le Grand-Chef, tout en sourires, dit à Kapiteyne : Je suis heureux de constater que vous êtes homme de parole. Vous nous avez gentiment prévenus que vous étiez le plus fort et que votre bâton-fétiche et sa foudre pouvaient nous occasionner quelques dégâts. Nous l'avons vérifié et c'est exact.

Merci pour votre franchise. A propos, que disiez-vous d'autre ? Ah oui, je commençais à l'oublier. Que toutes nos terres sont à vous ? Bien sûr qu'elles sont à vous. Qui en doute ? Elles sont à vous et à nous aussi, n'est-ce pas ? Alors, vive donc notre amitié éternelle !

Et il embrassa avec effusion un Kapiteyne, grisé par cette victoire sans coup férir, un Kapiteyne qui s'empressa de lui remettre un sac de vulgaire sel de cuisine, une botte de poisson ultra salé et quelques bibelots aussi futiles qu'éphémères.

Mieux, il lui fit tracer des croix sur des feuilles couvertes de gribouillages ne représentant rien d'intelligible. Ainsi, paraît-il, le voulait sa Coutume pour sceller leur amitié éternelle, alors que chez nous l'amitié se scelle par le pacte du sang dont il avait horreur.

Dès le lendemain, la muanankento de Kapiteyne vint prévenir le Grand Sorcier que dans les milieux de son mari, on se félicitait d'avoir acheté toutes nos terres et toutes les richesses du pays, en donnant un sac de sel et quelques bibelots au Grand Chef. Il paraît que c'est ce que disent les gribouillages en bas desquels notre Grand Chef avait tracé des croix.

Le Grand Sorcier : Ce serait fâcheux qu'un tel mal entendu puisse exister car pouvant conduire à des conflits meurtriers. Kapiteyne voulait ces croix pour marquer notre amitié éternelle. Et l'amitié n'est pas que je sache, la vente de la demeure de nos ancêtres ?

D'ailleurs, nul dans notre pays n'a le droit de vendre la terre, et tout le monde le sait très bien et sait ce qui attend celui qui oserait le faire : la mort rituelle ! Et comme Kapiteyne a un grain de bon sens, c'est sûr qu'il ne pourra jamais soutenir une telle thèse, à moins de souhaiter la mort rituelle du Grand-Chef, son ami éternel. Passons, ce ne sont là que des détails. Mais tout fut pour le mieux.

Quelques mois après, Kapiteyne vint solliciter l'aide du Grand-Chef. Il lui fallait quelques solides gaillards pour se construire une demeure digne de son rang. Le Grand-Chef lui en fournit une vingtaine prélevée hors des familles des bamensala.

Mais Kapiteyne en abusa. Il les fit travailler jour et nuit à édifier, non pas une gentille case de taille humaine, mais une véritable termitière, avec des cases et des cases dedans, une bâtisse visiblement démesurée pour un célibataire vivant seul.

C'est pour être à l'aise et pouvoir recevoir et loger des amis, disait-il ! Quels amis ? Personne ne lui en connaissait dans le pays ! Même ses sympathiques compagnons ne le fréquentaient pas.

Si sa muanketo n'avait pas confirmé que la nuit il se déchaînait comme une bande de fous, allant jusqu'à lui faire faire des choses que la Coutume et la dignité reprochent formellement, il aurait été l'exemple type d'emmuré.

Alors, quels amis pouvait-il espérer accueillir et loger dans sa termitière ? Mystère, d'autant plus épais qu'un an après l'inauguration de celle-ci, on ne voyait toujours pas les amis de Kapiteyne pour qui elle était censée être construite. !

Un autre jour, Kapiteyne revint solliciter de l'aide pour construire des pistes. Le Grand-Chef n'en voyait pas l'utilité, mais n'estima pas utile de le contrarier pour si peu. Et bien qu'on fut à quelques semaines du début de la saison des cultures, il lui confia la moitié du village, croyant que c'était pour un ou deux jours.

Et Kapiteyne en abusa. Il les fit peiner des semaines et des semaines, sans dédommagement. Il leur fit aménager des pistes si démesurées que le Grand-Chef dut s'en émouvoir et lui poser quelques questions.

Kapiteyne : C'est pour faciliter les déplacements et développer le pays.

Le Grand-Chef : Pour cela, elles n'ont pas à être aussi larges. Depuis des temps immémoriaux, des pistes de la largeur d'une coudée suffisent amplement aux déplacements.

Kapiteyne, sans broncher : Oui peut-être pour des déplacements à pied. Mais pour les promenades des cases-baladeuses, les pistes doivent être très larges et bien tassées.

Le Grand Chef : Des cases qui se baladeraient sur les pistes de mon pays ! Sans que personne n'en aie jamais rien su ? Non, manifestement, Kapiteyne se paye ma tête. Et je n'apprécie pas du tout. Mais ça ne vaut pas la peine de se quereller pour si peu, surtout tant qu'il sera seul à avoir le bâton-qui-crache-la-foudre.

Mais, une fois ses pistes terminées, Kapiteyne fut atteint de la folie de « récolte des souvenirs ». Il lui fallait trouver des souvenirs de toute sorte et les expédier à ses parents qu'il devait bien aimer. Il lui fallait, non pas des graines, mais des

troncs entiers d'arbres ! des peaux et des peaux d'animaux : peaux de lions, de léopards, d'antilopes, de serpents et même des peaux de crocodiles !

Et enfin, des tonnes et des tonnes de cailloux qu'il faisait extraire des puits de plus en plus profonds ! Plus tard, ce fut le tour de la sève durcie de certains arbres de la forêt, puis celui de nos fétiches et des produits de notre artisanat à partir comme souvenirs chez ses insatiables parents !

Et ce fut, à chaque fois, des entreprises démesurées, dangereuses pour les bénévoles qui l'aidaient et surtout sans signification intelligible. Ce qui montrait clairement que Kapiteyne devait être un peu djoum-djoum. Le Grand-Chef s'en alarma : trop c'est trop ! Où nous mènera sa folie ?

Le Grand-Sorcier lui dit : Je ne crois pas qu'il soit devenu djoum-djoum, car son comportement reste par ailleurs sensé et cohérent. Je crois plutôt que tout ceci lui procure du plaisir, un plaisir pervers et morbide, celui de l'anti-chef qui fait souffrir et peiner des hommes, des femmes et des enfants, pour mieux se sentir chef, soi-même.

Une redoutable perversion du pouvoir dont il est lui-même la première victime. D'ailleurs, Kapiteyne, tous comptes faits, n'est qu'un enfant gâté, un arriviste qui ne sait ni quoi vouloir ni comment traiter ceux qui le servent.

Il n'a jamais été initié aux mystères du monde et de la vie, et n'a même pas été intronisé chef en bonne et due forme. Alors, l'esprit d'anti-chef qui, de bonne foi, détruit au lieu de protéger, l'a habité. Il a cru qu'autorité du chef et terreur dans l'œil du subordonné sont la paume et l'envers de la main de tout créateur, l'une matérialisant l'autre. Et il fonce alors pour concrétiser, à tout prix et dans l'heure, la première lubie qui traverse son esprit, ne voyant dans l'autre qui le sert qu'un instrument, un objet pour réaliser sa lubie. Aussi n'offre-t-il et ne peut-il offrir à notre monde que la mort.

Le Grand-Chef : C'est donc plus grave que je ne pensais ! S'il n'avait pas ce satané bâton-fétiche, le mieux serait de lui faire subir la mort rituelle du roi. Mais comment le faire tout en survivant soi-même ?

Le Grand-Sorcier : Pas grand chose ! Beaucoup trop d'étapes ont été sautées lorsqu'il usurpa le pouvoir sur notre pays. Il faut donc les combler, sans le contrarier ni le braquer. Il faut l'aider à mûrir et s'assagir, lui communiquer des rudiments de la sagesse des chefs.

Il doit comprendre ce qu'est le pouvoir, cette bête féroce que le roi chevauche et qui dévore ses cavaliers imprudents. Il doit aussi comprendre que, malgré leur apparente disponibilité, les hommes et les femmes qui le servent sont et restent des êtres humains, des frères et des soeurs et non pas des objets.

Donc des gens qui ont aussi d'autres obligations prioritaires à remplir, telles que produire et engranger des réserves alimentaires, participer à l'éducation des jeunes du village et consolider par leurs vertus le devenir du clan. Et cela ne peut s'inscrire que dans un décompte en années et décennies. Je vais m'en occuper.

Et le Grand-Sorcier s'attela, avec une patience infinie, à cette délicate tâche consistant, en somme, à fournir à Kapiteyne quelques rudiments d'initiation afin d'en faire un être vivable. De la patience, il en fallait des tonnes et des tonnes, d'autant plus que quand on lui parlait, Kapiteyne, au lieu de se concentrer sur le dit, s'absorbait totalement dans son jeu favori, tracer des gribouillages inintelligibles sur des feuilles et des feuilles, ou se mettait à rêvasser et poser des questions si surprenantes que même le plus dégénéré des enfants du village ne les aurait jamais imaginées. Ces gribouillages étaient sa mémoire, disait-il, et il se promettait d'en faire une grosse lettre que tout le monde pourrait décrypter et comprendre.

Et puis un jour, tout à trac, Kapiteyne annonça au Grand-Sorcier qu'il avait une bonne nouvelle pour lui. Il avait, disait-il, remarqué que Le Grand-Sorcier devait certainement être intelligent et en avait conclu qu'il valait la peine d'être formé et éduqué. Aussi avait-il demandé à son frère à lui de venir le visiter pour, tenez-vous bien, donner au Grand-Sorcier et à tout le monde, l'éducation et la sagesse de Dieu qui leur faisaient défaut, l'unique sagesse qui vaille.

Le Grand-Sorcier n'en crut pas ses oreilles. Qu'on le prenne lui, le Grand et vénéré Sorcier du pays, pour un ignare à former, il n'y avait que Kapiteyne pour sortir de telles méprises. Quelle sottise ! Pas étonnant de la part d'un djoum-djoum.

(1) escargot hermaphrodite

Acte III : Le dialogue raté de sagesse à sagesse

Ce matin là, des enfants qui jouaient sur la plage vinrent, en se bousculant, troubler l'important tête à tête du Grand Chef avec le Grand Sorcier.

Les enfants : Grand Chef ! Un grand bateau venant de Mputu a accosté, Un frère de Kapiteyne en a débarqué. Mais, sans attendre votre avis, il a réquisitionné tous les pères et mères présents, pour transporter les grosses malles qu'il a amenées. Ils arrivent !

Le Grand Chef : C'est bien de nous avoir prévenus. On verra plus tard.

Et effectivement, moins de quelques temps plus tard, le frère de Kapiteyne s'amena, précédé par une très longue suite d'hommes et de femmes portant chacun une lourde malle.

Il s'appelait Mishonyi et était encore plus étrange que son frère : longue barbe blanche, habit blanc d'une seule pièce et quelle raideur dans le maintien et quelle sévérité glaciale dans le regard ! Serait-il en deuil comme nos veuves, enduites de craie blanche ? Le blanc est en effet la couleur du monde des esprits et donc de la mort et du deuil.

Plus étrange encore, à peine débarqué, Mishonyi convoqua une réunion où tout le monde, les hommes, les femmes, les enfants, le Grand-Sorcier et même le Grand-Chef en personne, absolument tout le monde devait assister. Il avait, paraît-il, une bonne nouvelle à nous annoncer !

Tout en redoutant qu'il ne s'agisse, encore une fois, d'une « bonne blague », comme la fois où Kapiteyne sollicita un entretien solennel de même type, tout le monde, sur avis du Grand-Sorcier, prit le parti d'y assister et d'écouter ce qu'il avait à nous dire.

Mishonyi prit la parole et n'y alla pas par quatre chemins. D'entrée de jeu, il déclara que notre peuple, qu'il ne connaissait pas, venant à peine de débarquer dans le pays, eh bien, que d'après lui, notre peuple vivait dans les ténèbres épaisses de l'ignorance, laquelle ignorance était générée par un certain type nommé Satana et entretenue par ses suppôts.

Il affirma aussi que notre peuple était et ne devait être que malheureux, parce que terrorisé par ceux-ci. Pire, notre peuple serait, malgré ses vertus, condamné à être encore plus malheureux après sa mort, à être brûlé vif, pendant toute l'éternité, dans la GRANDE MARMITE ETERNELLE où cuisent Satana et ses suppôts. Allez-y comprendre quelque chose !

Des yeux, le Grand-Sorcier consulta tout le monde. Personne, et c'était juré, personne ne connaissait le type dont parlait Mishonyi, Et personne ne l'avait jamais vu dans le pays. Alors, pourquoi nous en parlait-il ? Voulait-il insinuer qu'il y avait des faux jetons parmi nous qui auraient fait sa connaissance et nous le cacheraient ?

Impossible, notre monde est tel qu'aucun secret de cette nature ne pouvait rester indéfiniment secret, tôt ou tard il finirait par être éventé et dévoilé, et nous le neutraliserions. Alors quoi ?

Une dame émue s'approcha du Grand Sorcier et suggéra que par principe il intervienne en faveur de Satana, en vertu du devoir sacré dévolu à tout être humain de porter secours au semblable en danger.

Car, bien qu'il soit méchant et de surcroît légalement condamné, par les autorités légales de son pays, sa peine, cuire à perpétuité dans une marmite, était trop barbare et suggérait certaines pratiques inadmissibles qui confondent l'homme et le gibier. Normalement, seuls la poule, le canard, le mouton, la chèvre, le sanglier, l'antilope, le poisson et les chenilles se cuisent et ce pour être mangés, mais pas l'homme. Lui, il se fait enterrer, si mort.

Mais, le Grand Sorcier décida néanmoins de ne pas trop s'en préoccuper pour ne pas se mêler des affaires intérieures du clan de Kapiteyne et ne pas créer d'incidents avec lui. Et il fut donc tacitement convenu de laisser Mishonyi parler à satiété sans trop attacher d'importance à ses dires.

Mishonyi, rassuré par le calme, la réserve et l'apparent désarroi de son auditoire, fonça sans prendre garde : Tout ce à quoi nous croyons n'était, selon lui, que mensonges propagés par Satana et pièges pour nous faire chuter dans sa marmite afin d'y cuire avec lui.

Un frisson parcourut l'assemblée. Comment, un type que personne ne connaissait dans le pays aurait-il pu y propager quoi que ce soit ? Suggère-t-il qu'il y aurait parmi nous des faux jetons, qui auraient fréquenté ce type et nous cacheraient la chose ?

Le Grand Sorcier : Impossible, parce que son type ne peut être et ici chez nous et dans sa marmite dans son pays. Et comme personne ne s'est absenté du pays ces dernières années, Mishonyi doit se tromper et confondre notre peuple et un autre. Les noirs se ressemblent tous n'est-ce pas ? On n'a qu'à entendre son parler si approximatif qui trahit l'apprentissage de la langue auprès d'un étranger nous ayant quelque peu fréquenté.

Il fallait vous sauver, clama Mishonyi. Et pour cela, vous devrez détruire tous vos fétiches, même et surtout ceux qui protègent vos familles, vos clans et votre pays. En somme, faire disparaître toute protection et tout moyen de protection, être donc prêts à nous livrer nus au premier venu !

Nous devons aussi abandonner tous nos remèdes contre les maladies physiques et morales et attendre sagement ceux purifiés que lui comptait nous rapporter de chez lui !

Renoncer à honorer nos ancêtres et à quérir auprès d'eux les indispensables avis sans lesquels la vie n'est que succession des tribulations dans d'épaisses ténèbres! Rompre la chaîne sacrée des vies qui nous relie individuellement à Dieu, chaîne à travers laquelle transite la vitalité et la bénédiction divines ! Il fallait que, toujours pour nous sauver, que tout ce qui constituait notre âme, à savoir, notre vénérable et millénaire Tradition, notre Coutume, notre organisation socio-politique, et tout, et tout, et tout, il fallait que tout disparaisse. Chacun d'entre nous devait donc se transformer en épave dérivant sur le vaste océan de la vie en tentant, chacun pour son compte et avec ses faibles moyens, de se relier à Dieu, comme si celui-ci était à portée de main ou de voix.

Lui et son frère Kapiteyne et ses ancêtres les basantu allaient pourvoir à tout et servir de relai entre chacun de nous et leur Dieu ! Il serait enfin venu chez nous, conclut-il, envoyé par son Dieu, et pour nous apporter la sagesse de son Dieu et pour nous libérer de toutes nos entraves et pour nous montrer la voie du salut éternel !

Dans l'assemblée quelqu'un murmura : Détruire nos fétiches les ancrages matériels de tous nos Esprits protecteurs, rompre tout contact avec nos ancêtres et avec Dieu, sortir donc de nos carapaces pour être nus comme des vers ! Autant prôner le suicide collectif !

Un autre enchaîna : Abandonner nos coutumes et notre Tradition, démanteler notre organisation socio-politique n'est-ce pas régresser à l'état de nNyonga ! On n'a jamais rien trouvé de mieux pour asservir tout un peuple.

Une vieille dame agacée fredonna : Kabundi kuTudinga baonso, udi ne uende uabutula, angate uende maamu amudye budya-dya-dya, Ngaangata wanyi maamu Ngakateeka mu mpokolo... (kabundi nous a tous trompé, qui a sa maman vivante qu'il la tue, j'ai pris la mienne et l'ai cachée dans l'arbre d'une grande vallée...)

Chut ! souffla le Grand Chef, ça ne sert à rien de provoquer Mishonyi. Et la vieille dame se tut. Mais tout le monde avait compris son analyse et l'approuvait. D'ailleurs, il ne fallut pas longtemps au Grand-Chef et au Grand-Sorcier pour comprendre que Mishonyi était un fléau plus dévastateur que son frère Kapiteyne, puisqu'il voulait, lui, détruire l'âme du pays, réduire l'humain au stade non pas de l'animal, mais celui du végétal.

Quel sacrilège ! Maweeja, tous nos Mvidie et tous nos bakishi (ancêtres) devaient en frémir d'indignation. On n'avait pas le droit de laisser dire, devant tout le peuple, passé, présent et à venir, ce que disait Mishonyi.

Le Grand-Sorcier d'ailleurs songea et s'apprêta avec fougue à lui porter la contradiction.

Mais le Grand-Chef le retint par le bras et lui montra discrètement du doigt ce qui se tramait alentour.

Et le Grand-Sorcier s'aperçut alors que l'assemblée était cernée par les hommes de Kapiteyne, le bâton-qui-crache-la-foudre à la main et l'œil où brillait une sinistre envie de tuer pour faire l'exemple, guettant le moindre mouvement. C'était un piège ! un piège mortel ! Dans lequel le pays, tout entier, était tombé, un sinistre guet-apens !

Réagir, relever les inepties de ces propos, c'était se suicider en entraînant dans la mort notre monde, ses fondements et son devenir. Kapiteyne et son frère Mishonyi ne méritaient pas une telle victoire.

Qu'on les nourrisse donc d'illusions de victoire, mais qu'on prenne grand soin de faire couvrir sous la cendre le feu sacré, afin de préserver la renaissance du peuple lorsqu'on aura conquis le bâton-qui-crache-la-foudre.

Tout se passa alors très bien et Mishonyi en fut plus que satisfait, et tout le monde s'attendit à vivre en paix après cet intermède.

Mais le lendemain, vers la mi-journée, le Grand-Sorcier eut la désagréable surprise de devoir recevoir la visite de Mishonyi. Il était venu, disait-il, pour bavarder avec lui de tout et de rien. Ne voulant pas provoquer inutilement la colère de Kapiteyne en refusant de bavarder avec son frère, il le reçut aussi poliment et aimablement que faire se peut.

Mishonyi, toujours aussi direct : Mon frère m'a dit que de tous les indigènes d'ici, tu sembles être celui qui détient la tradition et les Coutumes, donc le chef de file de tous les mpagano (païens) du pays, le principal suppôt de Satana. C'est donc par toi que je dois commencer mon œuvre d'évangélisation, sinon serait vaine mon œuvre civilisatrice.

Grosse surprise, mieux que la veille, Mishonyi articulait un idiome, certes affreux, pauvre et non structuré, mais proche de la langue du pays. On pouvait donc se comprendre !

Le Grand-Sorcier, esquivant cette traîtresse attaque frontale : Votre information n'est pas correcte. Je ne suis pas le chef du pays, je ne suis qu'un vieillard, tout perclus de rhumatisme et presque grabataire. Regardez ces vieilles mains, regardez ces jambes toutes tordues. Est-ce là le corps d'un meneur d'hommes ? Certes, je connais la Tradition et notre Coutume, mais pas mieux que n'importe quel habitant de ce pays. Ma pauvre tête est d'ailleurs souvent défaillante. Consultez plutôt un jeune à l'esprit clair. Lui vous expliquera tout, mieux que moi.

Visiblement, Mishonyi n'en crut rien. La monographie rédigée par son frère ne pouvait ni se tromper ni le tromper. Elle désignait bien le Grand Sorcier comme le principal suppôt de Satana dans le pays. Donc, qu'il l'avoue ou non, il l'était, et de ce fait était le premier poste ennemi à emporter. Aussi, changeant de conversation, il attaqua.

Mishonyi : Sais-tu qu'au-delà du monde visible, il existe un monde invisible où vivent les esprits et les défunts notamment ?

Le Grand-Sorcier : bien sûr. Je sais qu'il existe un monde invisible où résident Maweeja-a-Nangila, les Mvidie et nos ancêtres. Je l'ai dit une fois à votre frère.

Mishonyi : Ah ! Tu sais donc que Dieu existe ! Qu'Il est tout Puissant et qu'Il a créé le monde et tout ce qui s'y trouve, l'homme compris ?

Le Grand-Sorcier : bien sûr ! Tout le monde ici le sait.

Mishonyi : Très bien. Sais-tu qu'en créant le monde, Dieu avait un projet concernant l'homme et ce qu'Il en attendait ?

Le Grand-Sorcier : Un projet ?

Mishonyi : Oui, un projet. Ce que l'homme devait devenir et ce qu'il devait faire ou pas faire pour Lui être agréable ?

Le Grand-Sorcier ; Oui, je sais et c'est pour cela qu'existent la Tradition qui guide nos décisions et la Coutume qui nous dicte ce qu'on doit faire ou ne pas faire en toutes circonstances.

Mishonyi : Laisse tomber tout ce fatras élaboré par Satana. Et écoute la vérité de Dieu. Car Dieu s'est personnellement dérangé pour venir parler à l'homme afin de l'arracher à l'emprise de Satana. Mieux, Il a envoyé sur Terre son propre fils, son Fils U-ni-que pour expliciter sa volonté. C'est de cela que je vais te parler et tu devras croire.

Et il lui parla de son Dieu, sans répit, jusqu'au coucher du Soleil. Vaste monologue fait d'affirmations sommaires et péremptoires que Le Grand-Sorcier écouta sans broncher mais en ayant souvent froid dans le dos.

Il aurait aimé lui poser des questions, rectifier certains de ses errements, lui révéler enfin l'existence du Dieu d'amour - volonté, Seigneur de Chaama, Soleil triomphant qu'on ne peut fixer des yeux, qui est en Lui-même et dans tout ce qui est. Mais Mishonyi était intarissable et manifestement ne voulait ni ne pouvait rien savoir d'autre que ce qu'on lui avait appris de son propre Dieu.

A l'entendre, on s'apercevait bien qu'il ne pouvait concevoir de Dieu qui soit Autre que le Sien. Et comme la Tradition interdit d'être dévoilée à qui ne peut l'accueillir, le Grand-Sorcier résolut de se taire et de subir sa logorrhée jusqu'à ce que épuisé Mishonyi prit congé de lui et s'en alla sans tirer de conclusion.

La nuit venue, Le Grand-Sorcier rendit visite au Grand-Chef pour lui rendre compte de cette insolite visite. Et ils en parlèrent jusqu'au petit matin.

Le Grand-Sorcier : C'était très simpliste tout ce qu'il m'a dit. Aucune grande révélation dans ce qu'il affirmait, mais une nette tentative de déstabilisation par la terreur. Il voulait me terroriser, me faire croire que son Dieu allait se venger de moi si je n'acceptais pas d'être de ses fidèles ! Et le tout, il le disait dans le langage d'un mpofu parlant à un autre mpofu !

Le Grand-Chef : ce ne sont pas des manières acceptables. Que voulait -il vous dire ?

Le Grand-Sorcier : Tout ce que j'ai retenu de son Dieu, c'est qu'il s'agissait d'un Dieu jaloux, absolu, qui se veut unique et ne tolère donc pas l'existence d'autres divinités, même moindres. Un Dieu quelque peu vaniteux qui exige de ses fidèles qu'ils passent tout leur temps à lui adresser des louanges et des flatteries et qui les châtie s'ils osent se préoccuper d'eux-mêmes. Enfin, un Dieu irascible, terroriste et sadique, aux décisions arbitraires, simplistes et irrévocables, qui épie son monde pour à la moindre incartade le châtier impitoyablement et sans recours. Mieux vaut donc ne pas avoir affaire à Lui.

Le Grand-Chef : Comment ont ils pu se forger un Dieu pareil ? Pourquoi ne pas Lui conférer un caractère plus humain et donc plus vivable ? Car, qu'on le veuille ou non, Dieu est en quelque sorte un reflet du muvwu de l'homme qui Le forge et Ses qualités sont en rapport avec celles que l'homme croit idéales, à imiter.

Le Grand-Sorcier : Il paraît que son Dieu est néanmoins très bon et plein de qualités. Mais, bien que tout puissant, Il serait perpétuellement tenu en échec et contraint de cohabiter avec son ennemi le plus implacable qui est aussi tout puissant. Ce dernier est une sorte d'alter ego nommé Satana, qui défait systématiquement tout ce qu'Il fait. Et son pauvre Dieu ne serait pas capable de le détruire mais contraint de jouer à chat et souris avec lui. Aussi se défoule t-il par moment sur la création qui n'en peut rien.

Le Grand-Chef : C'est dramatique d'être gérés par un tel Dieu ! Ils sont comme des enfants confiés à une mère délaissée que tout énerve et qui se venge de son mari sur eux.

Le Grand-Sorcier : Pas pour eux seuls, d'après lui. Parce qu'il paraît que son Dieu ayant tout créé, le monde, eux et nous autres, Il règnerait donc sur nous tous et ce serait pour nous mettre en garde contre Lui et ses colères qu'il est venu chez nous !

Le Grand-Chef : pas possible, si tel était la vérité, comment se fait il que nous n'en ayons jamais rien su ? Nos ancêtres ont vécu heureux, en communion constante avec notre Dieu d'amour-volonté, et ce dernier ne s'est jamais comporté de cette façon à leur égard. Il les a bien sûr mis en garde contre des mikishi cherchant à s'immiscer dans le monde d'en bas pour y agir à leur guise. Mais Lui qui est Mvidie Mutala-maîsu, le Dieu qui ne dort jamais, veillait sur nous et nous protégeait. Il doit donc s'agir d'un mvidie aux intentions suspectes et pas de Maweeja-a-nNangila, Mulopo wa Chaama, diiba katangila cishiki, wa kutangila dia muosha sense, notre Dieu d'amour-volonté, Seigneur de Chaame, Soleil Triomphant, qu'on ne peut fixer des yeux, sans qu'Il vous brûle de ses Rayons.

Le Grand-Sorcier : Son discours est confus sur ce sujet. D'après lui, son Dieu aurait tout créé, en une seule fois, comme par magie, en disant simplement « que cela soit » et tout fut ! Donc pas de Première Expansion avec l'apparition des Mvidie, les Esprits Primordiaux qui sont ses Faces étincelantes, à travers lesquelles Il agit et peut être atteint, pas de Seconde Expansion avec l'émergence de Bende wa Maweeja, l'Autrui de Maweeja, qu'Il fécondera, ni de Troisième Expansion au cours de laquelle Mvidie Nzambi Muena ngulu yonso fera

apparaître le créé qui sera plus tard réparti dans deux mondes distincts, celui d'en bas, matériel et visible et celui d'en haut, spirituel et invisible. Et surtout sans aucun des mécanismes créateurs que nous connaissons. Non, rien que Dieu et sa parole d'un coté et le monde créé de l'autre. Vous voyez comme c'est simpliste !

Le Grand-Chef : Comment explique-t-il donc le fonctionnement du monde, ses habitants et ses aléas s'il ignore les mécanismes créateurs ?

Le Grand-Sorcier : Par l'existence de Satana, l'alter ego de son Dieu. Il paraît, dit-il, qu'au début, toute la création était parfaite, puisque Dieu est parfait, et que l'homme vivait dans un champ plein de fruits de toutes sortes, sans aucun souci matériel. Il paraît qu'alors la nature ignorait le mal, la souffrance, la maladie et la mort,. Ainsi donc le recyclage de la matière afin qu'elle participe à la formation d'autres corps, et la régénérescence des mivwu qui évite leur dégénérescence suite au contact prolongé avec la matière, ne seraient pas des phénomènes naturels mais des conséquences non voulues par son Dieu de la malveillance de Satana !

Le Grand-Chef : Ah bon ! Et les carnivores et les félins, de quoi vivaient-ils ? Ne vivaient-ils pas de la mort de leurs proies ? Ou bien tout le monde ne mangeait que des fruits et de l'herbe ? C'est très curieux ça ! Des lions et des hyènes broutant de l'herbe pacifiquement parmi les Antilopes !

Le Grand-Sorcier : Il n'en dit rien. Tout était parfait, sans mal ni souffrance, ni maladie ni mort et chacun devait croître et se multiplier.

Le Grand Chef : Bizarre, très bizarre ! Avec l'ordre de croître et se multiplier sans mort, Il n'a pas vu que toute la Terre allait vite se remplir ? Que projetait-Il donc de faire de sa création quand il n'y aurait plus de place ni sur terre, ni dans l'eau, ni dans les airs. Des grands massacres pour tout recommencer ?

Le Grand Sorcier : non mais son alter ego Satana qui semble avoir trouvé la solution, évitant les grands massacres car c'est Satana qui y aurait introduit ces éléments. C'est pourquoi son Dieu n'a pas immédiatement extirpé le mal, le vieillissement et la maladie pour éviter la corruption de sa création.

Le Grand Chef : Ne serait-ce pas plutôt que son Dieu ne pouvait pas extirper la mort et le mal de la création, parce que Satana est aussi puissant que Lui ? Bien que cela contredise son projet de massacres.

Le Grand Sorcier : Non, d'après lui, c'était aussi pour punir l'homme qui se serait laissé duper par Satana et aurait mangé, sans autorisation, un fruit ouvrant son esprit à la connaissance du bien et du mal, approuvant donc de ce fait l'existence du mal. Exactement comme la fille qui se laisse duper par un homme adulte, malgré l'interdiction de son père, et apprend ce qui se passe entre l'homme et la femme. Elle est donc coupable.

Alors son Dieu, qui est fort irascible, aurait eu peur que l'homme ne mange aussi le fruit de l'arbre de l'éternité et ne devienne comme Lui éternel et omniscient ! Ce qui aurait annulé la peine qu'Il voulait lui appliquer : devenir mortel. Et Il

l'aurait alors chassé de chez Lui, dé-fi-ni-ti-ve-ment, comme s'Il n'attendait que cette occasion pour s'en débarrasser et se débarrasser du mal.

Le Grand-Chef : paosha muana ñzubu, uamuela-muo ? (si ton enfant incendie ta maison, l'y jetteras tu ?).

Le Grand-Sorcier : évidemment non. Et là je n'ai pas pu me retenir, je me suis risqué à lui poser quelques questions pertinentes pour lui faire sentir la pauvreté de son raisonnement.

Pourquoi punir pour l'éternité un homme, qui ignore le bien et le mal et qui est manifestement dupé par un individu aussi puissant et d'une intelligence aussi grande que Satana, alors que c'était visiblement couru d'avance ?

C'était pour tester la maturité et la fidélité de l'homme envers Dieu et ses ukases, m'a-t-il répondu.

Autant lui ai-je dit, tester la résistance et le savoir-faire d'un bébé en l'exposant en plein Soleil, sans nourriture ni boisson. Il ne tarderait pas à faire de la fièvre et mourir. Alors qui punir ? l'exposant ou le bébé ?

En outre, comment la défaillance de l'homme peut-elle entraîner la punition de tous les vivants, devenus mortels, animaux, insectes et végétaux qui n'ont rien à voir avec lui, n'étant pas de sa descendance ? Est ce par solidarité comme créés ? Alors toute défaillance d'un crocodile ou d'un serpent retomberait sur l'homme qui n'en peut rien !

Enfin, l'homme étant créé intelligent, quel mal y avait-il à ce qu'il sache distinguer le Bien du Mal ? Il y a dans cette punition quelque chose de disproportionné qu'un parent ne ferait jamais à son enfant.

Il m'a coupé net, c'est ainsi, c'est un mystère que tu ne dois pas essayer de comprendre, et tu dois me croire, C'est la parole de Dieu ! Il n'y a pas matière à discussion là dedans. Ce disant, il me sembla irrité et prêt à m'empoigner. Je préfèrai me taire, la brutalité physique n'ayant pas voix au chapitre dans le domaine de l'esprit.

Le Grand-Chef : C'était donc à prendre où à laisser

Le Grand Sorcier : Oui exactement. Avec son monde trinitaire ultra simplifié, fait de Dieu, Satana et le créé, manifestement, Mishonyi ignore et ne veut rien savoir de la complexité du monde, de l'existence des Esprits Primordiaux, de Bende, des miwvu et de leur rôle dans le devenir de notre monde. Il préfère parler comme un mpofu à un autre mpofu, occultant soigneusement l'essentiel !

Il m'a alors longuement parlé du fils de son Dieu, qui, malgré la toute puissance de son père, a été massacré, en plein jour, au vu et au su de tout le monde, par ses ennemis, sans qu'il y ait représailles de son Père ! Le même qui pour venger son peuple préféré, abreuva ses ennemis de KaMat des calamités et des calamités en guise de représailles. Incompréhensible comportement ou aveu implicite d'impuissance !

J'ai failli lui parler de Mvidie Mikombo-a-Kalowo, nkaya-ende mudyfuke, auquel il semblait faire allusion, afin de lui donner la vraie version de l'incarnation divine et son rôle dans la création, mais chat échaudé craint l'eau froide. Je me suis tu.

Le Grand Chef : Il aurait fallu lui en parler pour ne pas le laisser s'enfoncer dans ses illusions nous concernant.

Le Grand Sorcier : Oui mais c'était très risqué puisqu'il n'y a pas plus dangereux qu'un demi savant, il m'aurait fallu beaucoup de temps pour tout lui expliquer complètement. Enfin, il a beaucoup insisté sur la finalité de la vie sur Terre. L'homme, qui n'est pas partie intégrante de la nature mère, y aurait été placé par son Dieu, non pas pour y jouir des biens matériels, la vie sur Terre étant « une vallée de larmes » qu'il doit traverser pour mériter son salut. L'homme doit y chercher, avant tout, à assurer son salut dans le monde qui vient après sa mort, et être heureux de troquer le bonheur du monde actuel contre celui éternel de l'au-delà. Et le malheur et la souffrance dans ce monde, sont d'excellents moyens de purification permettant de gagner à coup sûr le Ciel.

Le Grand Chef : Autrement dit, laissez le monde et ses richesses à mon frère Kapiteyne et ses parents, contentez-vous d'attendre votre mort et la récompense probable qui s'en suivra.

Le Grand Sorcier : Oui ! Alors, moi, Je n'ai pas voulu lui révéler la moindre évidence, de peur qu'il n'ouvre les yeux et que son action ne devienne terriblement dévastatrice. Car, il me l'a dit en passant, chez lui tous ceux qui osaient faire des objections, on les brûlait comme sorciers ou comme hérétiques, sur la place publique pour les purifier, sans vérifier la véracité de leurs dires.

Des mois et des années passèrent. Le peuple dut réapprendre la discrétion et le double langage pour se protéger de l'acharnement de Mishonyi. Mais certains, voyant dans l'action de Mishonyi une opportunité d'ascension sociale, grâce à l'appui de son frère, se vendirent corps et âme à lui, se laissèrent les plonger dans l'eau et devinrent ses suppôts les plus acharnés, allant jusqu'à se détacher de leur chaîne des vies qui relie chacun, par ses ancêtres, au Dieu d'amour - volonté, chaîne par laquelle transite la vitalité et la bénédiction divines, allant aussi jusqu'à s'émasculer comme lui, à préférer devenir des branches mortes, des fins de lignées sans descendance, des maillons où ne coule plus la vitalité et la bénédiction de Maweeja.

Quel désastre ! Mais ni Le Grand-Sorcier, ni le Grand-Chef, personne ne s'en émut outre mesure, car ce n'était là que des squames de la peau du clan, comme les stériles et les mitungu, des débris qui ne renaîtront plus dans notre monde, donc qui sont perdus à jamais. Il fallait se concentrer sur ceux qui seront aptes et digne d'initiation, car celle-ci ne peut être livrée à n'importe qui ni n'importe comment.

Un jour, Kapiteyne vint trouver le Grand-Chef. Il semblait visiblement préoccupé et ennuyé par un problème personnel et lui demanda de comprendre son embarras.

Kapiteyne : Il y a quelques années, par inadvertance, j'avais génocidé les habitants du ponant de l'Océan du Ponant, avant de m'apercevoir que leur pays recelait des souvenirs fabuleux exigeant des bras et des bras pour être récoltés. Notre Sorcier-Suprême, le porte-parole de notre Dieu sur Terre et nos bamene-nsala, après une fameuse palabre à Valladolid ont conclu que mes génocidés avaient eux aussi une âme comme nous. Puis ils ont étudié le problème de l'exploitation des richesses et ont décidé de remplacer mes génocidés par quelques gars de chez vous, afin de nous aider à la récolte des souvenirs.

Personnellement, je ne suis pas de cet avis. J'estime qu'il y a suffisamment de souvenirs à récolter au Berceau de l'Humanité et que ces gars ne seraient pas de trop pour ce travail. Mais, le Sorcier-Suprême étant la face visible de notre Dieu, sa volonté est celle de Dieu. Elle doit être exécutée de gaieté de cœur et sans discussion. Vous devez donc comprendre son embarras et m'aider à obéir coûte que coûte à cette décision divine.

Le Grand Chef : Combien de gars vous faut-il et où vont-ils travailler ?

Kapiteyne : Il me faut quelques solides gaillards à expédier de l'autre côté de l'Océan du Ponant, pour la récolte et l'expédition à mes parents des souvenirs qui s'y trouvent.

Le Grand-Chef : Des volontaires ? Et pour combien de temps ?

Kapiteyne : Des volontaires si vous y tenez beaucoup. Mais on peut à la rigueur, être volontaire désigné, avec quelques cordes aux poings et aux jambes, s'il le faut, c'est une simple question de vocabulaire.

Le Grand-Chef : Ils iront de l'autre côté pour combien de temps ? Je dois le savoir pour tranquilliser leurs familles.

Kapiteyne : Probablement pour toujours, si leur nouveau pays leur plaît beaucoup. Et comme le voyage sera long et parfois périlleux ils pourraient se contenter d'un aller simple. Leurs femmes et leurs enfants pourront suivre après. C'est une sorte de migration dont je serais le garant vivant.

Le Grand-Chef : Et quels seront leurs conditions de vie dans le pays du Ponant ?

Kapiteyne : Les bons travailleurs seront sûrement mieux qu'ici, nourris, habillés et logés, mais les autres, vieux ou paresseux, seront parfois vendus à qui aura besoin de leurs bras pour récupérer les frais de transport. Je présume, connaissant la bonté et la charité innées de mes frères, que leur sort sera en tous cas enviable. Car qui veut aller loin, tirer bon bénéfice de leur travail, les ménagera sûrement.

Kapiteyne perçut de l'hésitation chez le Grand Chef, aussi enchaîna-t-il et lui parlant comme à un des siens, lui dit naïvement : Vous personnellement, vous recevrez un dédommagement pour votre compréhension et je ne peux m'empêcher de vous dire que ce ne sera pas négligeable. Si je vous en parle, c'est au nom de notre amitié éternelle et parce que je veille sur vos intérêts.

Le Grand-Chef : J'ai de la peine à te suivre dans cette voie et agréer ta demande. Car ma raison d'être, en tant que Grand-Chef, est la préservation du bien-être de mon peuple et non sa réduction en esclavage, car c'est de cela qu'il s'agit. Tu ne dois donc pas compter sur moi et m'amener à être passible de la mort rituelle du roi.

Kapiteyne ne comprit pas qu'un indigène puisse avoir d'aussi ridicules états d'âme risquant de lui faire rater une opération si juteuse. En tous cas, lui devait obéir coûte que coûte au Sorcier-Suprême, face visible de son Dieu. Le reste, la sentimentalité, ne le concernait pas, d'autant plus que s'il remplissait bien sa tâche de cueillette d'esclaves, il serait probablement béatifié comme les conquistadores espagnols.

Aussi, sans hésiter, usant de son bâton-fétiche, il s'empara des hommes, des femmes et des enfants dont il estimait avoir besoin de l'autre côté de l'Océan du Ponant. Et massacra sans pitié tous ceux qu'il jugeait non-intéressants pour son entreprise. Il y eut bien des milliers de morts et de disparus, des centaines de villages réduits en cendres.

Kapiteyne et les siens se surpassèrent en horreur d'autant plus que, efficacité et rentabilité obligeant, ils prirent à leur service les redoutables tribus du Nord, celles qui dans l'homme blessé ne voyaient que du gibier succulent. Et le Berceau de l'Humanité fut plongé dans une désolation telle que Maweeja-a-Nangila, notre Dieu d'amour volonté, en fut horrifié. Nul ne pouvant ni imaginer pareille horreur ni surtout la souhaiter à ses pires ennemis.

Et ceux que Kapiteyne sélectionnait et amenait dans ses bateaux ne revenaient jamais. Les mangeait-il comme le font nos voisins du Nord, ses alliés, de nos blessés ? Nul ne le sut jamais, faute de revenants pour témoigner.

Le Grand-Chef et le Grand-Sorcier, la mort dans l'âme, regrettèrent amèrement leur naïveté, l'accueil chaleureux réservé à Kapiteyne et surtout le fait de n'avoir pas perçu à temps qu'il s'agissait d'un Manji, une incarnation de l'Esprit de la Mort, vouée à la semer partout où elle passe. Et voilà les dégâts !

Et ce n'était pas fini ! Comme ils n'étaient toujours pas en possession du bâton - fétiche qui crache la foudre, qu'ils ne perdaient d'ailleurs jamais de vue, ils durent se résigner à subir les immenses désagréments de l'amitié éternelle de Kapiteyne, et à endurer les élucubrations de Mishonyi qui voyait dans nos malheurs notre purification d'une malédiction que son Dieu aurait jadis lancée contre Kaama fils de Nowa, notre ancêtre selon lui, en attendant d'en mourir pour recevoir la récompense que son Dieu nous réservait sûrement !

Heureusement pour nous, Maweeja-a-Nangila, notre Dieu d'amour volonté, par le Mvidie Mutala-maïsu, Celui qui ne dort jamais, veillait sur son peuple. Et comme pour Lui, notre mort signifie sa propre mort, celle d'un Dieu sans adeptes, Il dut donc intervenir pour assurer et sa propre survie et la nôtre. Car un Dieu sans fidèles qui Le vitalisent en L'invoquant est un Dieu mort.

Il suscita dans le clan de Kapiteyne un cousin de celui-ci, répondant au nom de Kamina, qui fit de l'élimination de Kapiteyne l'unique objectif valable de toute vie

humaine sur Terre. Parce que, clamait-il à tous vents, Kapiteyne avait divinisé le Dollar et sacralisé la possession individuelle de la matière. Son Dieu-Dollar est la menace la plus grave qui ait jamais plané sur la gent humaine et sa diversité, car servant de finalité et de justification de tout mauvais acte et tout crime contre l'humanité.

Et cela causa d'immenses troubles au pays de Kapiteyne, troubles allant jusqu'à susciter la répartition des pays en deux blocs ennemis inexpiables : les Rouges prônant la répartition équitable des richesses et les Bleus affirmant que le développement et progrès n'est possible que grâce à des pôles de richesse poursuivant leur passion de sur-enrichissement. Pas de compromis en vue.

Et alors, au bout de la quarante-huitième décennie de présence de Kapiteyne dans le pays du Grand-Chef, soit la durée d'un clin d'œil dans le présent perpétuel de Maweeja-a-Nangila, survint une très longue missive émanant des parents de Kapiteyne.

La missive disait : Très Cher et adoré fils, depuis notre dernier message, la situation au pays n'a fait qu'empirer. Ton bouillant cousin, Kamina, a amplifié son action au point de constituer une menace sérieuse pour notre survie. Non content d'avoir provoqué la scission de nos pays en deux blocs antagonistes, il est parvenu à faire basculer dans son camp les innombrables masses humaines des pays d'Orient, celles qui de toute éternité n'attendent que l'occasion pour déferler sur la Péninsule-Heureuse, nous contraindre à fumer de l'opium et récupérer dans nos coffres bancaires les quelques babioles que des braves comme toi ont ramené de chez eux.

Sa nuisance égale maintenant la nôtre. Il dispose, comme nous, de la foudre extrême et des pustules qui sèment la Tornade Blanche. Pire, il a plein d'hyper mouches tsé-tsé pour convoyer ces saloperies dans nos villages. La menace est fort sérieuse. Il peut à tout moment nous projeter dans le néant de l'après vie. Le peuple s'inquiète et nous redoutons une panique pire que celle que nous avons connue lors du foudroyant déferlement de Guderian et de ses panzer divisions. Un urgent regroupement de toutes nos forces s'impose. Les greniers de nos villages débordant de toutes les matières premières nécessaires à la conduite d'une longue guerre, nous estimons qu'il vaut donc mieux alléger le dispositif déployé dans le Berceau de l'Humanité, tout en veillant à y assurer notre permanence. Nous vous attendons donc d'urgence avec vos gens que vous estimerez utiles pour cette lutte. A vous revoir, salut !

Kapiteyne convoqua Mishonyi : La situation chez nous s'est empirée et cela a des conséquences sur notre vie ici. Lisez vous-même la missive et dites moi comment assurer la permanence de notre action ici et nos chances d'y revenir en maîtres.

Mishonyi, après lecture de la missive : Effectivement la situation est sérieuse chez nous. C'est comme lorsque des masses orientales déferlèrent sur la Péninsule Heureuse et s'y installèrent pour quelques siècles. Elles étaient prêtes à nous submerger et nous entraîner à apprendre et leur païenne philosophie et leurs sciences diaboliques excluant l'intervention des anges dans la marche du monde et leur Dieu non Trinitaire affreusement esseulé. Nous avons réagi au

prix de plusieurs sacrifices et c'est seulement depuis une décennie que nous en avons débarrassé notre paradis.

Il faut, sans hésiter rentrer immédiatement pour assurer l'essentiel, notre propre survie. Quant à notre permanence ici, il n'y a aucun souci à se faire. Mon action a commencé à porter ses fruits. Le Grand-Chef est complètement assoupi surtout après sa participation par défaut au tourisme de ses meilleurs gars au pays du Ponant de l'Océan du Ponant.

Mieux, je peux à tout moment susciter parmi mes boys, de braves gars, tels l'idiot de Moïse et le malin Calamity-Jos des raisons pour contester sa légitimité et le démettre ou l'envoyer dans le néant de l'après vie, s'il osait bouger le petit doigt.

Quant au Grand-Sorcier, je l'ai déjà neutralisé grâce à vous en le forçant à courir de cachette en cachette pour continuer à vivoter. Son influence sur les masses est objectivement nulle, Elles ne connaissent plus que mes cantiques et se pressent devant mes confessionnaux pour y déverser le peu que leur âme peut contenir. Tout le reste, leur glorieuse Histoire, le fétichisme et l'animisme, a été balayé, extirpé jusqu'à la moindre radicule. J'ai donc la situation bien en main, ils ne savent plus qui ils sont, on peut tout en faire et tout leur faire faire.

Alors, Kapiteyne, sous l'influence de Maweeja-a-Nangila, notre Dieu d'amour - volonté, fut atteint d'over-confiance aiguë et se laissa aller à se donner du bon temps. Il s'enferma dans sa termitière avec une flopée de banakento pour en jouir, en jouir avec la rage de l'homme qui sait que c'est pour la dernière fois qu'il dispose d'un bien. Et, ce qui devait arriver, arriva. Kapiteyne oublia son bâton-fétiche dans un recoin de son immense termitière. Et le Grand-Sorcier, toujours à l'affût, s'en empara. Et c'est avec un énorme sourire, le sang bouillant de joie, que le Grand-Chef put montrer à Kapiteyne et à son frère Mishonyi, le bâton-fétiche qu'il détenait désormais et en prime, le chemin de retour vers leur pays d'origine.

Kapiteyne, bien que désagréablement surpris par la tournure des événements, ne fit aucune difficulté pour reconnaître son erreur d'appréciation de la vitalité de ses indigènes et de leur capacité à se prendre en charge, erreur qui l'a empêché d'envisager la moindre palabre avec eux pour trouver un compromis pouvant assurer sa permanence au pouvoir ou, au pire, une simple cohabitation dans le pays. Il dut donc se résigner à convenir que le plus vital pour lui était désormais la lutte contre son satanique cousin Kamina qu'il accusait de tous les maux et non plus la cueillette des souvenirs au Berceau de l'Humanité.

Quant à Mishonyi, sa désillusion fut à la mesure de son assurance antérieure. Ses idoles de basantu qui avaient si vaillamment remplacé les fétiches du pays, gisaient décapitées dans des dépôts d'ordures. Les masses, ses masses jadis si pieuses, chantaient désormais autre chose que ses cantiques, comme si lui Mishonyi n'avait jamais existé, n'avait jamais réussi à anéantir leur âme et ne s'était donc fié qu'à un verni superficiel qui maintenant craquait de toute part.

Comment ai-je pu croire avoir éteint le feu alors qu'il couvait sous la cendre ? J'aurai peut-être dû poursuivre mes contacts avec le Grand Sorcier pour mieux connaître l'âme de ce peuple que je voulais métamorphoser, au lieu de me

contenter de lui soutirer des petits Oui, qui se révèlent n'avoir été que des Oui-mais et même de simples peut-être. Comment donc reprendre la lutte, protéger mes acquis et faire triompher mes ouailles ? Ma permanence est à ce prix.

Et ce fut l'INDEPENDANCE, la renaissance de notre dignité humaine, la pénible redécouverte de la vie de peuple adulte, de peuple qui se prend en charge, et l'effroyable découverte de la diversité nationale et des changements intervenus depuis l'assoupissement provoqué par la présence de Kapiteyne.

Le plus spectaculaire de ces changements était le fait que de 200 mille indigènes, enclavés, vivotant en marge de la vie planétaire, qu'ils étaient, les hommes du Grand-Chef se retrouvaient 20 millions de citoyens libres, maîtres potentiels de leur propre devenir. Mieux, les déportés ayant survécu à l'enfer de la traite étaient devenus 200 millions de citoyens du monde colonisant toute les Terres du Ponant.

Alors, s'adressant au peuple en liesse, le Grand-Chef résuma la situation en ces termes :

Grand-Chef : Ce fut très chère payé la maturation de notre peuple, mais qu'y faire ? Nous n'avons pas d'autres choix. Nous étions très en retard par rapports à la communauté humaine et cela impliquait que d'autres humains nous prennent en charge et nous amènent à leur niveau, nous étions comme la dame qui souhaite développer sa descendance, ne doit-elle pas, bon gré mal gré, accepter de temps en temps qu'un mâle s'étende sur elle, au risque de l'étouffer et la brutaliser, mais la féconde proprement ? !

Kapiteyne nous a, bien qu'à la hussarde, proprement fécondés ! Il nous revient donc de mener à bonne fin la gestation du métis culturel qui est en nous et d'en faire un adulte qui soit des nôtres, dans ce monde qui n'est plus uniquement nôtre. Avec l'Indépendance, notre initiation à la vie de peuple adulte, de peuple qui se prend en charge en attendant d'en prendre d'autres à sa charge, est terminée. Fasse notre Dieu d'amour-volonté que nous ayons la force de caractère suffisante pour assumer notre devenir et notre dignité. Vive l'Indépendance, vive Nous !

Et le peuple d'applaudir et de se congratuler et de se promettre de supporter allégrement les éventuels désagréments que la vie de peuple adulte lui réserverait. Et ce fut la fête ! Une fête sans fin, un de ces instants de bonheur intégral qui ignore les soucis de toute sorte et fait vibrer l'âme à l'unisson de la nature mère.

Après cette euphorie des retrouvailles, le Grand-Sorcier suggéra au Grand-Chef de mieux réorganiser le pouvoir afin de lui permettre de faire face aux nouvelles exigences du pays. La population avait augmenté, les villages s'étaient gonflés au delà de l'imaginable et la solidarité tribale ne parvenait plus à couvrir les besoins de tout un chacun. Comment faire ? Quel modèle d'organisation suivre ?

Certains suggérèrent d'aller demander conseil à Kapiteyne au titre de notre amitié éternelle ou à la naïveté de son frère Mishonyi qui pourrait nous révéler comment rendre notre société aussi efficace que la leur, son indépendance étant

une donnée concrète. Le Grand-Chef ne fut pas de cet avis. De Kapiteyne, il redoutait des coups fourrés dont on ne verrait les conséquences que bien trop tard et les conceptions naïves de Mishonyi lui semblaient être marécageuses, floues et propres à nous conduire dans l'impasse.

Parler d'un état où tout le monde serait égal et interchangeable avec droit de contrôle direct de tout un chacun sur le pouvoir et ce que fait le Grand-Chef, pire, avec aussi le droit de s'en prendre à lui et le destituer, le renvoyer à ses champs comme un vulgaire serviteur, autant instaurer la gabegie dans le pays.

Le Grand Sorcier demanda pourquoi ne pas imiter Dieu lors des débuts du monde. Nous savons qu'au début, Il était Seul, rien n'était hors de Lui. Il a commencé par révéler son intimité, les Mvidie constituant ses Faces étincelantes à travers lesquelles Il agit et peut être atteint. Ensuite, Il constitua un Pôle Spirituel ou Maweeja-a-Nangila, chargé de féconder et faire accoucher le Pôle Matériel ou Bende wa Maweeja de toutes les choses qui existent et de veiller à ce qu'elles continuent à être.

De même, commençons par constituer notre gouvernement dont les membres auront des fonctions précises et la même légitimité que nous-mêmes. C'est à travers ce gouvernement que nous agissons sur le Peuple, notre Bende, et qu'on pourra nous contacter.

C'est bien lui dit le Grand-Chef, mais il faudrait que tout le monde comprenne le fonctionnement de ce modèle, sinon cela reviendrait à multiplier le nombre de Grand-Chefs

Acte IV

Le retour à la vie de peuple adulte

A peine Kapiteyne venait-il de disparaître derrière le premier méandre de la piste le ramenant à son pays d'origine, que le Grand-Sorcier vint trouver le Grand-Chef pour continuer à conférer sur le futur souhaitable pour le pays. Tout était en effet sens dessus dessous. Le rétablissement pur et simple du monde antique s'avérait impossible, le peuple étant écartelé entre diverses Coutumes fort divergentes, reflet de la diversité de leur Histoire vécue.

En effet : dans le monde antique, le peuple se partageait en tribus différentes qui souvent s'ignoraient les unes les autres. Mais appartenant au même système socio-politico-économique organisé par Kapiteyne, et à la même culture bantoue, elles devaient désormais cohabiter dans le même pays et reconstituer une super-tribu unique étendant à tous la même solidarité tribale. Et cela n'allait pas de soi. Car :

- Comment fusionner en un seul tout cohérent des mâles polygames, chefs de clans et héritant de leurs pères, avec des femmes chefs de clans, héritant de leurs mères et parfois polyandres ?
- Comment faire cohabiter ceux pour qui le hors-clan a statut de gibier succulent, exploitable jusqu'à ce que mort s'ensuive, avec ceux pour qui tout être humain est une personne à la vie sacrée, objet central de toute solidarité nationale ?
- Comment amalgamer ceux pour qui, le clan paternel, prolongement immédiat de chaque membre, est la structure sociale suprême, avec ceux pour qui le clan n'est que l'extension sociale de la famille et donc un simple composant d'un royaume fédérateur, plus vaste et plus lointain ?
- Et ces milliers de squames qui, privilégiant leur salut individuel, ne voient dans l'autre qu'un instrument pour leur propre réalisation ?
- Comment intégrer ces évolués, souvent dénucléés, sans conscience de leur passé ni de leur présent et adorateurs inconscients du Dieu-Dollar, comment donc les intégrer à la masse de sujets du Dieu d'amour-volonté passionnée de solidarité nationale et de partage égalitaire ?
- Et surtout, comment le faire sur base d'une Coutume unique, par essence exclusive, sans reproduire tout ce qu'on a réprouvé dans l'encombrante amitié éternelle de Kapiteyne et de Mishonyi ?
- Et la nostalgie belliqueuse des hommes de Kapiteyne, jadis bamene-nsala au pouvoir sans limite, qui se retrouvent, à leur retour dans leur pays, réduits à n'être que d'humbles citoyens, comment la neutraliser, cette nostalgie, sans

casse et au profit d'une cohabitation pacifique des nations, sur cette Terre désormais aux dimensions fort exigües ?

Tel était le drame, un dilemme plus redoutable que tous ceux affrontés dans le passé. Il s'agissait ou d'instaurer une véritable résurrection du peuple, avec éclosion d'un « siècle des lumières » entraînant le développement socio-économique, ou de fourvoyer la nation en gestation, avec en prime un émiettement du pays préfigurant l'asservissement définitif du peuple par des hordes monstrueuses de réincarnations de Kapiteyne.

Le Grand-Sorcier se promet de s'atteler à cette lourde tâche d'unification de l'expression et de l'interprétation de la Tradition bantoue, qui est unique, seule germe et moteur d'une civilisation porteuse d'avenir. Mais il n'eut pas le loisir de s'y consacrer. En effet, un enfant tout haletant, fit irruption dans la case du Grand Sorcier.

L'enfant : Grand-Sorcier, venez vite, Grand-Chef veut vous voir d'urgence.

Le Grand Sorcier : Que se passe-t-il de si urgent ?

L'enfant : Je ne sais pas, mais il y a quelques temps un frère de Kapiteyne est arrivé, avec un petit « bâton-qui-crache-la-foudre » à la ceinture et un homme parlant à peine notre langue comme interprète. Il n'avait pour tout bagage qu'une grosse malle portée sur leurs épaules par deux autres hommes. Et ils sont allés s'installer chez Grand-Chef, dans l'ancienne termitière de Kapiteyne.

Le Grand Sorcier : Cours prévenir que j'arrive.

Et quand il arriva, Kamina, le fameux et redoutable cousin de Kapiteyne, était déjà en audience chez le Grand-Chef et s'efforçait de le gagner à sa cause, la priorité à la lutte contre Kapiteyne et son culte du Dieu-Dollar, cause de tous les maux.

Kamina : Grand-Chef ! J'ai l'insigne honneur de vous apporter les salutations les plus chaleureuses de notre peuple et ce produit de notre combinat militaro-industriel, cadeau de notre vénéré chef !

Et Kamina remit au Grand-Chef un petit bâton-qui-crache-la-foudre bien ouvragé, puis, poursuivit son laïus : Notre vénéré chef, qui se désole de ne pas pouvoir venir en personne vous saluer, m'a chargé de vous informer qu'il s'est fort réjoui d'apprendre que votre vaillant peuple s'est libéré de l'emprise maléfique de Kapiteyne et qu'il s'apprête à affronter ce monde moderne si dangereux pour les peuples épris de justice, de liberté et de paix. Aussi c'est en toute simplicité qu'il se permet de vous proposer son amitié personnelle ainsi que l'amitié et l'aide fraternelles de notre peuple, pour le cas où...

Le Grand Chef fut agréablement surpris d'apprendre que son existence soit déjà connue d'un peuple vivant au bout du monde, et surtout, qu'on ait pensé à solliciter son amitié et à lui faire un cadeau d'une si grande valeur. Aussi répondit-il par des belles paroles exprimant sa satisfaction et son désir de s'intégrer dans la communauté internationale pour y vivre en bonne intelligence

avec tous ses membres. Il était, ajouta-t-il avec émotion, flatté par l'amitié du Grand Chef du village de Kamina et s'apprêtait donc à y répondre comme il sied.

Kamina, reprenant la parole : Nos nKole, () les plus grands initiés de notre pays, enseignent que Kapiteyne, mon abominable cousin, et son immonde culte du Dieu-Dollar, culte générateur d'horribles inégalités sociales et d'une criminelle exploitation de l'homme par l'homme, sont le plus grand mal et l'origine de tous les maux qui accablent l'humanité. Songez à tous les tracas qu'il vous a causés, à la destruction de l'harmonie de votre monde, à l'appropriation de vos terres, au pillage de vos richesses, à la sauvage déportation outre mer des plus vigoureux de vos gars et pire, songez au mépris révoltant dans lequel il a tenu votre autorité de Grand-Chef, votre culture et votre peuple. Il vous a tout pris, il vous a roulé, ne respectant jamais la parole qu'il vous donnait, parce que pour lui, « à l'indigène, nul n'était tenu ». Vous n'étiez pour lui que des sous-hommes, des macaques.

Le Grand-Chef répondit : C'est vraiment vrai tout ce que vous me dites-là. Le comportement de Kapiteyne chez nous a été horrible et inexcusable. Mais n'était-ce pas pour satisfaire ses parents, qu'il aimait tant et à qui il expédiait tant de souvenirs, qu'il s'est senti obligé de se comporter en mauvais garçon ?

Kamina : Nenni ! Il a fait de même chez nous, si pas pire. Pour son enrichissement personnel, il enterrait vivants des enfants dans ses mines de charbon, dès l'âge de 10 ans, les y faisait travailler, sans rémunération, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nos pères et nos mères ont dû peiner jusqu'à en mourir pour valoriser les souvenirs rapportés de chez vous, et dont il tirait grand bénéfice personnel. Nos jeunes, par milliers de milliers, ont été tués, transformés en chair à canon pour nourrir ses mesquines et absurdes disputes d'intérêt avec ses copains, coreligionnaires adorateurs du Dieu-Dollar.

Et, de ce fait, nos pays ont été détruits, bombardés et complètement ruinés à plusieurs reprises, et nos peuples déchiquetés ont été plongés dans la famine et la désolation. Pire, il a osé dénucléer nos hommes et nos femmes aux fins d'en faire des fidèles de son Dieu-Dollar, des robots voués à son enrichissement. C'est donc dans la nature même de notre abominable cousin que de causer le malheur de tout peuple dont il s'approche, allant jusqu'à le génocider froidement comme ce fut le cas des peuples innocents de la rive occidentale de votre grand Océan, et à s'en glorifier dans des Westerns.

Le Grand Chef : Kapiteyne est donc vraiment un Manji comme nous le pensions.

Kamina : C'en est effectivement un et un redoutable ! Vous ne pouvez pas imaginer le tort qu'il peut vous faire. Il vous suffirait de le laisser venir chez vous et sans que vous sachiez comment, vous allez vous retrouver avec des dettes internationales exubérantes sur les bras, dettes dont vous ne saurez pas vous dépêtrer. Ensuite, il vous imposera un P.a.s. énergique qui détruira et votre économie et tous vos services sociaux, livrant ainsi votre beau peuple à la lugubre trinité : faim, mort violente, maladie. Non, je vous en conjure, rejoignez-nous et épargnez à votre peuple les désastres qu'occasionnent la fréquentation et l'amitié de Kapiteyne.

Le Grand-Chef : Je ne dis pas non, mais vous rejoindre pour faire quoi ? Nous sommes un peuple si démuné, n'ayant que des flèches et des lances à opposer à ses armes !

Kamina : Notre but, qui doit aussi devenir votre raison d'être, est la restauration de l'homme intégral, l'homme débarrassé du culte du Dieu-Dollar et de tout autre Dieu d'ailleurs, et surtout l'homme, frère de tous les humains, avec lesquels il partagera les richesses de la nature et les bienfaits de la civilisation. Et cela passe nécessairement par la destruction totale de Kapiteyne, de ses avatars et du culte de son Dieu-Dollar.

Le Grand-Sorcier : vous ne parlez pas de Mishonyi, et pourtant à nos yeux il nous semble être beaucoup plus dangereux que son frère Kapiteyne. Son action visait, en effet, à dénucléer notre peuple, à le transformer en une masse visqueuse sans ossature et heureuse de troquer le bonheur du monde contre un au-delà douteux. Parlez-nous-en, s'il vous plaît.

Kamina devint intarissable. Il dit pis que pendre de Mishonyi. Il affirma que des nkole de son pays avaient élaboré une nouvelle religion, appelée Shansa, dans laquelle il n'y avait pas place pour un quelconque Dieu et qui expliquait tout logiquement. Mieux, cette nouvelle religion conférait à l'homme un pouvoir divin sur la nature, lui permettant de faire tout ce qu'il voulait : soigner et éradiquer les maladies, maintenir en vie des morts et même les faire accoucher d'enfants vivants, modifier et perfectionner les races des végétaux, des animaux et même la race humaine elle-même, se déplacer sur terre, sur eau et dans l'air plus vite qu'aucun animal connu et même aller dans l'espace et coloniser d'autres planètes.

La nuisance de l'homme dépasse celle imaginée jadis pour les dieux, il peut instantanément anéantir tout les vivants, rien qu'en poussant sur un bouton. Plus rien dans l'Univers ne peut lui résister. Mishonyi vous racontait des blagues destinées à vous endormir pour vous soumettre à Kapiteyne afin que vous lui abandonniez la Terre et ses richesses.

Il vous trompait en affirmant qu'il existe un monde invisible où il fait bon vivre après la mort, alors que hors de la matière et du monde visible et palpable, Shansa nous apprend que rien ne peut être. C'est le néant absolu. Chacun n'a qu'une seule vie au cours de laquelle il doit se réaliser et profiter des bienfaits de la nature. Et cette vie c'est sur Terre qu'il l'a. Personne n'a donc le droit de la gâcher pour laisser Kapiteyne, ses avatars et ses comparses en profiter seuls !

Nous, les défenseurs de l'homme intégral, sommes devenus, grâce à nos efforts, riches et puissants. Nous pouvons vous donner tout l'armement nécessaire et couvrir tous vos besoins, pour vous permettre de participer victorieusement à cette lutte anti-Kapiteyne et de récupérer ce qui vous revient.

Le Grand-Chef dut s'excuser et suspendre l'audience. Un émissaire venait lui apporter des nouvelles de la région de Moïse, éloignée de la capitale. La fin des festivités de l'Indépendance ne s'était pas passée de manière satisfaisante dans toutes les régions. En certains endroits des gens se plaignaient de ne pas découvrir de différence avec la période antérieure. Ils avaient espéré pouvoir vivre sans devoir travailler, l'Etat se chargeant de leur donner le nécessaire. Et

sans en être mandatés, ils avaient commencé à s'approprier les biens des frères de Kapiteyne que ceux-ci avaient abandonnés pour suivre leur frère.

Et des bagarres de soûlards s'en étaient suivies. On signalait ainsi des morts et des blessés. Des réflexes tribalistes renaissaient et il était à craindre que ce mouvement de repli ne débouche sur l'obligation pour chacun de regagner sous peine de mort sa région d'origine, celle de ses ancêtres, et pire, sur l'émiettement du pays. Ceux qui étaient chargés, puisqu'armés de vieux « bâtons-qui-crachent-la-foudre », de maintenir l'ordre et la paix sociale, s'étaient à leur tour mutinés à l'instigation de leurs anciens chefs, frères de Kapiteyne. Ils voulaient des mapuloma leur permettant de devenir à leur tour des chefs et gagner plus d'argent.

En accord avec le Grand-Chef qui avança ce prétexte crédible pour s'éclipser, un long aparté s'ensuivit entre le Grand-Sorcier et Kamina sur les fondements de l'idéal de ce dernier. Kamina exposa le plus clairement possible le dogme de la prééminence de la matière, celui de son exclusivité en tant que réalité et enfin l'indigeste analyse politico-économique qui en découle.

Ne connaissant rien au système économique disséqué et critiqué par son interlocuteur, le Grand Sorcier eut toutes les peines du monde pour saisir les possibles implications pour nous de l'existence ou de la non existence de ce système. Et donc l'impérieuse nécessité de notre engagement dans l'un ou l'autre camp. Dès qu'il en eut fini avec Kamina, le Grand-Sorcier alla rendre compte au Grand-Chef.

Le Grand-Sorcier : C'est encore plus primitif que les élucubrations de Mishonyi. Il ne connaît pas la nature binaire du monde : monde visible et matériel où nous pataugeons, et monde invisible et éthéré des esprits et des ancêtres. Pour lui, Il n'y a qu'un seul monde, fait de matière et animé par des forces implacables qui gouvernent son évolution. Tout n'est donc que matière, et une matière qui se suffit à elle-même.

Mieux, il ne connaît pas non plus la nature toute aussi binaire de l'homme, nature faite d'un *muwvu* spirituel et d'un corps matériel. Pour lui, le *muwvu* n'existe pas, c'est une élucubration issue du cerveau embrumé et attardé des primitifs comme Mishonyi. L'homme se réduit à son corps fait des mêmes briques matérielles que ceux des animaux et des plantes. Il n'a donc rien de spécial que n'ont pas les plantes et les animaux. Ce n'est qu'un animal mais dont le corps et le psychisme sont plus évolués, mieux structurés. D'où tout se termine avec la mort, la dissolution du corps dans la nature. Donc pas d'ancêtres ni de chaîne des vies reliant chacun à Dieu.

Le Grand-Chef : quelle pauvreté d'esprit ! C'est à vous arracher des larmes !

Le Grand-Sorcier : C'est vraiment l'homme avant la venue de Mikombo-a-Kalowo, l'homme qui ignore et même nie l'existence d'un Dieu créateur, origine et régulateur de toute chose ! Il prétend que tout au début était un point où était concentré de l'énergie et de la matière, puis cela a explosé répandant de la poussière dans tout l'espace.

Le monde a été engendré par des tourbillons dans un nuage de poussières, nuage qui s'est alors effondré sur lui-même pour former les étoiles, le soleil et les planètes dont la Terre. Alors, le Hasard, qui avait rassemblé les poussières en nuage, qui avait provoqué les tourbillons et les effondrements en étoiles et planètes, a imposé à ces dernières des lois d'évolution très strictes, ne souffrant aucune dérogation.

Puis un jour, encore par la grâce du même Hasard, dans une mare d'eau tiède, de la matière s'est combinée à elle-même pour former les différentes sortes de briques vivantes qui constituent nos corps, ceux des animaux et ceux des plantes.

Ensuite, par essai et erreur, ces briques se sont lentement agencées en corps vivants de plantes et d'animaux primitifs qui, petit à petit, se sont améliorés, conformément aux lois naturelles édictées par le Hasard, pour devenir les différentes espèces d'êtres que nous connaissons, en ce compris l'homme lui-même.

D'où, pas besoin d'un Dieu quelconque pour créer quoi que ce soit. Rien que la matière et ses lois universelles d'évolution.

Le Grand Chef : inouï ! Ne voit-il pas que son Hasard n'est rien d'autre qu'un Dieu édulcoré, un kavidie-vidie ?

Le Grand Sorcier : Je lui ai dit que nos terribles voisins du nord affirmaient la même chose concernant l'homme. Aussi le confondent-ils volontiers avec du gibier et le consomment-ils comme du poulet. J'espère qu'il ne doit pas en être de même dans votre pays. Il a ri à gorge déployée, peut-être parce qu'il n'a pas saisi mon insinuation.

J'ai alors précisé ma pensée en disant que si l'utilisation par l'homme de l'animal comme instrument et comme gibier est licite, pourquoi s'émouvoir, si l'homme, ne différant en rien de l'animal, se voit infliger le même traitement qu'à celui-ci ? Il m'a répondu que tous les hommes étant égaux en droit, personne n'a le droit d'exploiter un autre homme, son égal. Décidément, l'absence d'initiation vraie pour un peuple est source de beaucoup de confusions !

Le Grand Chef : Il y a une chose que je ne comprends pas. Comment avec de l'eau si pourrie plein la tête, comment peuvent-ils mener une vie en société digne de l'homme et progresser matériellement comme ils l'ont fait ?

Le Grand Sorcier : Kamina m'a expliqué que sa société était très hiérarchisée, avec une cascade de chefs et des sous-chefs relayant et appliquant les ordres venant du Sommet. La discipline y est très stricte. A la moindre incartade, l'individu est anéanti. Ils croient en la thérapie par la mort plutôt que par la conversion. Tu n'a pas compris, alors on te tue, ainsi tu comprendras. Il me semble donc que Kapiteyne et ses cousins sont essentiellement des Manji. Leur société ne doit pas être agréable à vivre.

Le Grand Chef : Je me demande si, en définitive, ils n'ont pas raison de se focaliser sur la matière plutôt que sur l'être comme nous, car nous vivons

profondément immergés dans la matière. Lorsque le monde était indifférencié et contenait des esprits purs, des *mivwu*, des incarnés et de la matière brute, se focaliser sur l'être et mépriser la matière pouvait se justifier. Mais maintenant que le monde a été séparé en « monde d'en haut » ou monde des esprits et des *mivwu*, et « monde d'en bas » ou monde des incarnés et de la matière, et que le commerce entre ces deux mondes a été formellement prohibé, je crois que nous devrions nous focaliser nous aussi comme eux sur la matière, sans pour autant mépriser l'être.

Tu les a vu vivre chez nous et parmi nous, matériellement leur vie n'était elle pas meilleure que la nôtre ? Je me demande si le moment n'est pas venu pour nous de nous mettre sérieusement à leur école pour développer notre monde et en faire le jardin des délices que Dieu a prévu.

Le Grand-Sorcier : Oui mais pas si vite ! De grâce, ne renouvelons pas devant le cousin l'erreur d'appréciation faite devant Kapiteyne. Il est urgent d'apprendre à nous méfier de l'éclat du neuf et des belles paroles, ils cachent toujours un piège mortel. Prenons d'abord le temps d'être nous-mêmes avant de songer à nous métamorphoser. Actuellement, nous ne sommes nulle part. Notre peuple n'est encore qu'une nébuleuse déstructurée au lieu d'un corps cohérent, capable de se mobiliser pour une finalité lointaine. Importez la guerre et tout vole en éclat !

Le Grand-Chef : Où voyez-vous un piège dans ce qu'il dit ? Nous sommes frères en matière de passé récent, mêmes misères des mêmes tuteurs, pourquoi ne le serions nous pas en matière de proche avenir

Le Grand Sorcier : Kamina par ce récit nous apprend beaucoup sur Kapiteyne, son pays, ses frères et leur comportement. Nous savons maintenant que ce sont des Manji croyant dans l'apprentissage par la mort. Ils viennent d'un univers barbare et très dur qui n'est en rien semblable au nôtre. Si nous y entrons à qui ferons nous confiance pour ne pas nous y perdre corps et âme ? être d'abord nous-mêmes nous garantirait une position de repli en cas de difficultés imprévues. Patience donc.

Le Grand-Chef : Tout de même, comme il parle bien ! Et comme il est sincère ! Je suis sincèrement tenté de le suivre et de faire de la destruction de Kapiteyne notre objectif prioritaire. Car je ne tiens pas à revoir mon peuple emporté comme esclave vers d'autres cieux. Je suis tenté d'autant plus que tous les frais seront à charge de Kamina. Si cela ne marche pas, nous pourrions toujours nous tourner vers notre vieille connaissance Kapiteyne et je crois qu'il sera très heureux de retrouver en nous l'enfant prodigue dont affectionnait Mishonyi.

Le Grand-Sorcier : Je n'en suis pas aussi sûr que vous. Kapiteyne n'est pas homme à reprendre la femme qui l'a trompé, il est très rancunier, à cause de la magie de l'écrit, qui demeure immuable par delà le temps, et qui empêche l'oubli et le pardon. Son comportement a certes été odieux et inqualifiable, mais n'était-ce pas le prix que nous avions à payer pour devenir ce que nous sommes, une partie intégrante de l'humanité planétaire ?

Dans le monde il n'y a pas de cadeau, il n'y a que des échanges plus ou moins équitables, échange de matière contre de la matière, échange de matière contre la liberté. S'il nous aide à nous venger de Kapiteyne, ce sera en échange de

quoi ? N'est-ce pas de notre asservissement ? Non ! Réparons en priorité les dégâts nous causés par l'amitié de Kapiteyne et ne nous mêlons pas, en ordre dispersé, à une dispute lointaine, peut-être juste, mais non vitale pour nous. Nous y perdrons, c'est sûr, la fragile cohérence de notre peuple en gestation.

Un émissaire tout en sueur vint annoncer au Grand-Chef et au Grand-Sorcier les dernières nouvelles des régions minières du Sud. La plus importante, sous prétexte de rétablir l'ordre après les excès des festivités de l'Indépendance, Moïse venait de déclarer la sécession de décider l'expulsion des nationaux originaires d'autres régions, de donner la nationalité aux cousins de Kapiteyne qui prétendaient aimer cette région et sa population, d'organiser une armée locale comprenant ces Manji et enfin d'émettre sa propre monnaie en remplacement de la nationale.

D'autres régions étaient visiblement tentées de suivre ce désastreux exemple. De partout, s'élevait des cris, demandant la destitution du Grand-Chef et le retour de Kapiteyne.

Le Grand-Sorcier : C'est ce que je redoutais le plus, Kapiteyne et Mishonyi étaient trop gentils le jour de leur départ chez eux, c'était comme s'ils étaient soulagés d'être débarrassé d'une masse lourde à traîner, mais en réalité ils n'avaient pas renoncé à leur statut de bamene-nsala ici, qui leur autorisait à assouvir tous leurs désirs. Nous avons donc affaire à un de leurs coups pour nous amener à nous entretuer et montrer la nécessité de leur présence. Il faut voir si l'amitié de Kamina peut servir à quelque chose de bien, ne fut-ce que nous permettre d'amorcer une négociation avec Kapiteyne sans être en état de très grande infériorité.

Acte V : Le grand retour de la misère du peuple

Le Grand-Chef n'eut pas le loisir de répliquer. Une « balle-perdue-mais-bien-ajustée » l'atteignit en plein front et le projeta violemment hors de son corps, dans le village des ancêtres. Un dénucléé nommé Calamity-Jos venait de manifester son existence.

Calamity-Jos, hurlant : Notre Dieu nous a dit que Kamina est une réincarnation de Satana voulant nous faire chuter dans sa marmite où il cuit de toute éternité. Vous n'aviez pas à le recevoir en audience ! C'est un péché doublement mortel !

Le Grand-Sorcier se hasarda à protester : il aurait fallu le lui dire et non pas l'abattre comme un chien enragé ! Vous le connaissiez très bien, vous aviez accès à sa table et vous saviez qu'il était homme de dialogue, ouvert à toutes les idées. Pourquoi donc l'avoir abattu sans sommation ? C'est de la haute trahison ! De la félonie que de porter la main sur notre Mulopo. Son sang retombera sur votre tête et sur celle de votre descendance !

Calamity-Jos, dont la métamorphose en Manji était évidente, hurla, menaçant : C'est de sa faute ! c'est de sa faute ! Il savait que notre devenir est irrévocablement lié à Kapiteyne, notre créateur et que c'est péché mortel que de comploter contre lui ! Il devait savoir que si jadis Dieu était un Dieu d'amour-volonté mais flanqué du maléfique et réprouvé Satana qui gênait ses bénéfiques entreprises, maintenant Il est devenu le Dieu-Dollar, et Satana l'âme maléfique et réprouvée de Kamina. C'est donc le Dieu-Dollar et Lui seul qui doit inspirer nos actions. Et ses ennemis sont nos ennemis, et nous n'avons pas à les fréquenter. Je ferai de même de tout hérétique !

Le Grand-Sorcier compris alors qu'il y avait danger en la demeure : Kapiteyne était de retour, plus triomphant que jamais ! Et son avatar, Calamity-Jos, aussi sanguinaire que Kapiteyne au temps de la chasse au nègre. Le salut n'est donc que dans la fuite, une fuite éperdue de cachette en cachette, jusqu'à ce que l'orage passe. Il se précipita alors vers une des plus profondes retraites que le pays put posséder et s'y calfeutra.

Sur conseil de son nouveau cerveau, un neveu de Kapiteyne nommé Kopela-l'humanitaire, Calamity-Jos déclara être désormais le pouvoir, tout le pouvoir, l'unique propriétaire et du pays, et de ses richesses et des vies de tous ceux qui foulaient ses terres. Alors, confondant l'autorité avec la terreur dans l'œil du subordonné, Calamity-Jos, pour illustrer ses dires, pendit promptement, haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuive, quelques ministres, instaurant ainsi la légitimation par le meurtre, l'assassinat comme signe extérieur du pouvoir.

Ce que résume le sinistre adage : « Manji m'mukalenga, mukalenga y Manji » soit « le tueur est le chef ; le chef est un tueur ». L'assassinat et le pillage aux fins d'enrichissement personnel, la prostitution de l'enfant et de l'épouse pour assurer la survie, le délit de « pensée non conforme » et enfin l'impunité, garante des frasques du détenteur du pouvoir, furent de même légalisés.

Et le pouvoir n'eut bientôt qu'un seul visage, celui de la mort : la mort par la faim dans la luxuriance de la végétation, la mort par la maladie dans de sordides hôpitaux-mouroirs, la mort par la torture physique tentant d'extirper des idées non conformes, la mort par « balles-perdus-mais-bien-ajustées », lâchées pour affirmer la vitalité du pouvoir, enfin, la mort intellectuelle faute d'écoles.

Plus d'avenir pour les jeunes, plus de santé ni de paix pour la mère et l'enfant, plus de travail pour le père déresponsabilisé du sort des siens, plus de salaire pour l'heureux travailleur, plus de route ni de salut pour personne, rien que d'exubérantes dettes internationales s'auto-régénérant grâce à l'argent qui dort, donc rien que d'avidés créanciers plongeant des sondes dans l'estomac des bébés pour y récupérer l'éventuel produit de leurs créances, rien que des deniers de culte à payer, la seule prière concrète qu'admet le Dieu-Dollar.

Aussi, des franges de plus en plus importantes de la population durent se résigner à voter avec leurs pieds, à s'exiler donc dans l'espoir de survivre comme sans papiers dans des mondes où ceux-ci n'ont pas d'âme reconnue, ils sont moins que les animaux domestiques.

Le peuple, sentant roder la mort, adressa une supplique désespérée à Kopela-l'humanitaire, l'affable neveu de Kapiteyne : la mort nous cerne de partout et le génocide nous menace. Au nom de la solidarité humaine des terriens et de la sauvegarde de la biodiversité humaine, intervenez pour nous auprès de votre bien aimé disciple. La mort, par son fait, s'est installée dans nos foyers. Notre survie nous pose d'énormes problèmes. Nous ne pouvons plus contrarier sa lubie de Présidence éternelle, ni son envie d'être plus tard le cadavre le plus riche de son cimetière et de toute l'Afrique. Qu'il cesse donc de détruire le pays et de faire de nous des termites sans termitière, des âmes éplorées errant en des lieux désolés.

Kopela-l'humanitaire compatit en paroles aux malheurs du peuple et promit d'y mettre bon ordre. Mais avant toute action, alla prendre conseil auprès de Kapiteyne son avisé oncle.

Kopela-l'humanitaire : Oncle, dit-il à Kapiteyne, m'est avis que notre protégé a dépassé toutes les bornes de l'horreur ! Il n'y a plus que mort et destruction dans son pays. Et son peuple n'en peut plus. Il serait temps de lui imposer moins de barbarie dans ses méthodes de gouvernement. Car nous n'avons pas à nous identifier à un tel criminel.

Kapiteyne : Et alors ? Si même cela était, en quoi cela nous gênerait-il ? Calamity-Jos et ses braves copains sont, ne t'en déplaise, les meilleurs garants de nos intérêts là bas. Bon an mal an, il nous rapporte gros, sans oublier ses généreuses contributions à nos campagnes électorales. Alors, rien ne doit changer. Il faut lui faire confiance. Il fait bien ce qu'il a à faire.

Kopela-l'humanitaire : Mais Oncle, son peuple se meurt ! Sa gestion tarit la source de vos bénéfices.

Kapiteyne : Oh, tu sais, le monde est surpeuplé et comme ces idiots d'africains ne veulent pas faire la chasse aux bébés pour limiter volontairement leur nombre afin de faire plus tard de la place aux masses grouillantes d'Asie qui menacent de nous envahir, autant laisser agir la nature et son instrument privilégié qu'est notre protégé. D'ailleurs ce qu'il fait est parfaitement conforme à la tradition millénaire africaine qui veut que le chef soit une incarnation de la mort pour son peuple. Et personne n'y peut rien.

Kopela-l'humanitaire : Non, Oncle, je ne crois pas que Calamity-Jos ait de près ou de loin quelque chose à voir avec la tradition millénaire africaine. Je crois qu'il est plutôt une monstrueuse réincarnation de ce que nous avons été pour son peuple pendant la déportation outre-mer de ses fils. Car un peuple croulant sous un tel monstre ne peut pas produire les merveilleuses œuvres d'art que tu as rapportées de là bas.

Kapiteyne : Bon, qu'il ait été un peuple civilisé avant notre arrivée là bas, je peux en convenir, mais c'est du passé et tel ne peut être son avenir. Il y a trop de richesses chez eux, il faut qu'ils les partagent avec nous. Et ce que fait Calamity-Jos va parfaitement dans le sens de nos intérêts à long terme. Affaiblissement de la population, destruction de l'élite intellectuelle, interdiction aux jeunes de s'instruire pour prétendre demain participer à l'exploitation des richesses de leur pays et surtout destruction de tout espoir de constitution d'un peuple adulte pouvant parler de sagesse à sagesse avec nous. Vu ?

Kopela-l'humanitaire : C'est odieux comme politique ! Je regrette Oncle, je ne te suis plus. Nous ne sommes pas le monstre que tu me présente là.

Kapiteyne : Il n'y a rien de monstrueux dans ce que je dis. Ce n'est que de la haute géopolitique ! Il y a quatre siècles, nous sommes allés dans les terres du Ponant, au Nord et au Sud. Nous avons malencontreusement laissé faire ceux qui étaient au Nord et ils ont bâti une superpuissance qui nous fait maintenant courber l'échine. Mais nous avons pu contrôler l'évolution du Sud, et ils sont devenus des parfaits sous-développés entièrement à notre merci. Il doit en être de même pour l'Afrique. Avec leurs richesses et leurs climats paradisiaques, ne pas les laisser se bâtir une superpuissance comme ils l'avaient fait en Egypte du temps des Pharaons, ils doivent croupir éternellement dans le sous-développement, l'Enfer sur Terre.

Kopela-l'humanitaire : Comment avons-nous exercé notre contrôle sur l'Amérique du Sud, pour orienter son développement ? Ce n'était plus des colonies, que je sache ! Il en est de même des pays africains.

Kapiteyne : Au Nord des terres du Ponant, nous n'avions pas d'autres moyens d'action que l'intervention militaire pour imposer notre vouloir. Alors, nous les avons laissé faire et ils ont évolué selon leurs intérêts et ont mis en place un système politique original, bien que barbare, et une organisation économique sans équivalent dans nos pays.

Au Sud par contre, nous pouvions agir par l'intermédiaire de ton oncle Mishonyi et de notre Sorcier-Suprême. Notre présence physique n'était donc pas nécessaire. Un jour, dans une des Républiquettes bananières, un brave gars, sous influence, a décidé de massacrer toutes les autorités de son pays et de se proclamer « el Señor Presidente », en dépit de la Constitution en vigueur. Normalement, une guerre civile devait s'ensuivre pour faire respecter la Constitution et la légalité.

Mais le Sorcier-Suprême, qui est la Face visible de Dieu, est intervenu, au nom de la paix, pour leur imposer, comme volonté divine impérative, la Réconciliation nationale entre « l'assassin-hors-la-loi » et « les patriotes respectueux de la légalité ». Et ils ont, les idiots, cru obéir à Dieu et ont légalisé la légitimation par le meurtre selon l'adage : « le tueur est le chef, le chef est un tueur ».

Et, pour nous, le tour était joué. Plus rien de constructif ne se faisait chez eux, tout le monde était absorbé par la préparation du prochain putsch. Et ils sont allés de putsch en putsch jusqu'à devenir de braves sous développés, que nous nous sommes empressés de surendetter, pour payer leurs inefficaces et surabondantes bureaucraties et leurs efforts de guerre, afin de nous assurer qu'ils travaillent désormais pour nous pendant les siècles à venir, remboursement de la dette oblige.

Kopela-l'humanitaire : et en Afrique...?

Kapiteyne : En Afrique, le même processus est en cours. Nous laissons le brave Calamity-Jos et ses copains abreuver leur peuple de toute l'horreur que l'homme peut concevoir. Le moment venu, nous l'enlèverons et imposerons au successeur la Réconciliation nationale au nom de la paix et du pardon chrétien. Ainsi l'impunité sera assurée aux copains de Calamity Jos et nous pourrons les aider à préparer leur retour en force au pouvoir. Et la machine sera amorcée pour une évolution de putsch en putsch ! N'est-ce pas génial !

Kopela-l'humanitaire : Assurer l'impunité à des criminels !

Kapiteyne : Oui, l'impunité totale pour Calamity-Jos et ses braves copains. Dès lors tout quiconque accédera au pouvoir pourra compter sur cette impunité s'il copiait la gestion de Calamity-Jos. Et alors, le tour serait joué. Ils ne parviendront pas à s'en sortir et il nous suffirait de peu pour les surendetter et les faire travailler pour nous pendant les siècles à venir. Donc, comme tu le vois, à long terme, Calamity-Jos est une bénédiction du Ciel pour nos intérêts. Il faut le consolider.

Kopela-l'humanitaire : Mais Oncle, le peuple est en ébullition et le pouvoir de Calamity-Jos n'est plus que symbolique. Le temps ne joue plus en notre faveur. Plus longtemps nous attendrons moins bien nous pourrions orienter le devenir de ce peuple comme tu le veux.

Kapiteyne : Toi et Mishonyi distrayez-les avec des bibelots ramassés dans les poubelles de chez nous, parlez leur en jargon humanitaire et ils patienteront, et la situation ne deviendra pas explosive. Les noirs sont encore des nègres et les

nègres sont de grands naïfs, ils vous croiront, surtout si vous parlez au nom de Dieu. Gagnez-nous donc le temps qui nous manque et tout ira bien.

Alors Sir Mosy, un autre denucléé, polygame et père d'une multitude d'enfants abandonnés, en communion étroite avec le Sorcier Suprême qu'il représentait localement, se mit à déplorer la Tradition millénaire africaine, faite de barbarie, d'ignorance de la charité chrétienne et de non respect des droits de l'homme. Et il préconisa, au nom de Dieu, le pardon chrétien qui n'exige du pardonné ni l'aveu de sa faute ni sa renonciation à la récidive.

Et avec une habileté remarquable, il restaura le pouvoir ébréché du mourant Calamity-Jos, en refit la source unique du droit et de la légitimité, redonna vie à son Parlement-croupion tombé en désuétude, réinstalla au pouvoir, comme troisième voie, le plus faucon des gouvernements de la dictature, celui qui ne sait parler que de P.a.s, du paiement des exubérantes dettes internationales dont la réalité est encore à démontrer et de gouvernement énergique donc sommaire. Enfin il s'attela au retour de l'état-parti garant de la gabegie qui débilite le pays. D'ailleurs, sa mission n'est-elle pas de remplir le Paradis sensé se trouver dans l'après-mort ? Et qui peut s'y domicilier sans problème, si ce n'est l'innocent y expédié par Calamity-Jos et ses copains ?

Kopela-l'humanitaire, quant à lui, déplora vivement, lui aussi, la barbare tradition millénaire africaine, contre laquelle personne ne peut rien. Il promit néanmoins au peuple, et tint parole, d'organiser à son profit la soupe populaire et d'intervenir en sa faveur auprès de Calamity-Jos, à condition toutefois qu'il prenne son mal en patience et se tienne tranquille. Et les nègres, naïfs, encore très nombreux parmi les noirs, prirent leur mal en patience et se tinrent tranquilles. Kopela-l'humanitaire, l'affable neveu de Kapiteyne, parlait si bien !

Comme promis, Kopela-l'humanitaire intervint auprès de Calamity-Jos. Après analyse de la situation, il lui conseilla d'assurer ses arrières. Mieux, il organisa pour lui, à cette fin, une milice de Manji ultra spécialisés dans le génocide à la machette, véritable cancer social, à même de liquéfier et putréfier le corps social du pays. Et il l'inonda d'armements, parmi les plus meurtriers jamais conçus, pour amplifier sa nuisance.

Et enfin, le couvrit de dettes auto-régénérantes dont il ne pourrait jamais se sortir. C'était là, répétait-il à qui voulait l'entendre, l'unique garantie chrétienne de paix sociale, l'unique chose pouvant calmer la fureur traditionnelle du tout puissant Calamity-Jos, contre lequel aucune puissance au monde ne pouvait rien.

Et Calamity-Jos réconforté, décida de serrer la vis et, identifiant à tort l'Opposition à certaines ethnies, décida d'accélérer l'épuration ethnique dans l'Est, au Shaba et au Kivu : une cinquantaine de milliers de morts et pas mal de milliers de pauvres hères votant avec leurs pieds et envahissant les pays voisins. Cela fit mauvais genre dans ce monde marchant à grand pas vers le XXI^e siècle, la démocratie et le respect des droits de l'homme.

Aussi, Kopela-l'humanitaire conseilla à son cher ami Calamity-Jos de se décharger de la tâche d'épuration du peuple sur les efficaces et discrètes alliées,

qui avait fait merveille sur la cote occidentale de l'Océan du Ponant, que sont la maladie et la faim.

Il fallait pour cela bannir la lutte contre la maladie en empêchant le fonctionnement des hôpitaux, casser les entreprises qui permettent aux travailleurs de narguer la faim, relancer l'inflation en légalisant la fausse monnaie que tout un chacun pouvait créer, intensifier les manifestations de sa puissance en remplissant les geôles et en usant à tout bout de champs de pillages et de balles perdues-mais-bien-ajustées, et enfin, accabler le paysan afin qu'il se contente de la soupe populaire et se dispense de cultiver.

D'ailleurs, lui dit-il, les hôpitaux, les écoles, les administrations et toutes les entreprises à service public, ne se justifiant pas financièrement par un profit immédiatement dégagé, sont, dans une économie évoluée, condamnés par Dieu-Dollar à disparaître, et le plus tôt serait le mieux. D'autant plus que de telles mesures sont de nature à compenser, pour le plus grand bien de l'humanité selon Malthus, le surpeuplement de la Chine et de l'Inde par une vigoureuse dépopulation de l'Afrique et donc de rapprocher ce dernier de l'excellent modèle instauré au ponant de l'Océan du Ponant qui avec grâce absorba le surplus de population de chez nous. Kopela-l'humanitaire, l'affable neveu de Kapiteyne, parlait si merveilleusement bien !

Et Calamity-Jos approuva ces conseils excellents d'autant plus que toute sa palette de marabouts pour faire savant lui avait assuré que sa longévité au pouvoir et sur Terre était proportionnelle à la moitié, exprimée en trimestres, du tiers du carré de la somme des âges de ses victimes, plus la racine carrée, exprimée en jours, du quart du montant de sa fortune en dizaines de dollars. Plus simplement, plus il tuera des opposants et plus son compte en banque sera rempli, plus longtemps il vivra. Ce qui justifia son total investissement dans la réalisation de ce programme vital.

De toute part cerné par la mort, le peuple eut la sottise idée de réclamer pacifiquement, comme jadis promis à Kopela-l'humanitaire, le respect des droits de l'homme, la prise en compte de ses aspirations les plus légitimes et la good-gouvernance du pays, bref la démocratie. Et joignant le geste à la parole, il décida de pratiquer le sitting-in, de boucher ses oreilles aux vociférations et menaces de Calamity-Jos, tout en laissant ce dernier prélever, bon an mal an, son lot de trucidés et de richesse nationale, pour assurer sa longévité. Il ne fallait pas, bien sûr mettre en porte à faux le gentil Kopela l'humanitaire, en donnant l'impression qu'on en voulait à sa précieuse vie.

Amère déception ! Kopela-l'humanitaire fut loin d'approuver ces manières de voyou qui avaient le don d'irriter Calamity-Jos et donc de gêner son copinage. Le peuple aurait dû comprendre que par ces temps de crise internationale, un minimum de soumission au pouvoir en place, quel qu'imparfait soit-il, est sa seule voie de salut. Il faudrait peut-être qu'on fasse un exemple, clair, net et sans bavure, pour lui faire comprendre ce qu'il risque en s'entêtant à rêver de démocratie, des droits de l'homme et de développement.

Mais où le faire cet exemple salubre ? Heureusement pour Calamity-Jos, un Mwami de ses amis, avait à affronter la même situation et se sentait perdu. Il lui conseilla de ne rien lâcher, lui fournit et de l'armement et des conseils

stratégiques et une milice de Manji féroces, experts en génocide domestique. Et le monde fut abasourdi par la cruauté de la danse rituelle des Manji, ces réincarnations de l'Esprit de mort, dont la plus grande gloire résidait dans l'exécution à la machette des bébés et des femmes apeurées, devant les portes closes des maisons du Dieu de Mishonyi refusant de les accueillir. Satana fut agacé par cette concurrence déloyale dans ce domaine où il croyait seul exceller. Mais il se tut par solidarité avec ces braves Manji en qui il décelait son image et sa ressemblance.

Maweeja-a-Nangila, le Dieu d'amour-volonté, en fut plus qu'écœuré. Il intervint pour faire goûter aux Manji l'amer plat de la défaite et instruire tout le monde que la bénédiction divine, qu'est la victoire et la paix, n'est pas dans l'héritage d'un Manji. Et pour que l'apparente solidarité entre eux ne puisse faire illusion, Maweeja-a-Nangila, le Dieu d'amour-volonté leur délégua la maladie afin de parfaire Sa punition et menaça même de réveiller et faire gronder les volcans pour exprimer Sa sublime colère.

Calamity-Jos, ce voyant, dit à Kopela l'Humanitaire et à « Mishonyi-la-voix-de-son-Dieu » : c'est agaçant que le génocide n'ait pas été mené à bonne fin. La leçon risque de ne pas être perçue. Il faut faire quelque chose pour sauvegarder notre impunité.

Et les Manji, buvant jusqu'à la lie le mépris et la réprobation universelle de tout ce qui est vivant, se mirent à crever à leur tour, sans gloire ni la consolation des terriens, et forcèrent leurs professeurs à jouer au croque-mort, et Kopela et Mishonyi à improviser un plan de sauvetage. Car, devant la situation peu reluisante des Manji et le peu d'empressement des peuples civilisés à leur venir en aide, ne rien tenter était synonyme de perte de la face et celle douloureuse de crédibilité.

Aussi, Mishonyi entonna, à pleine voix, l'archi-connu couplet sur la charité chrétienne qui vole au secours des dévoyés et des exclus pour les remettre sur la voie du salut. Kopela-l'humanitaire tenta de constituer une réserve bleu-turquoise destinée à protéger leur impunité de toute violation, notamment par voie de jugement d'une cours internationale.

Et enfin Kapiteyne à qui toutes ces initiatives risquaient de coûter de l'argent, proposa d'intégrer, aux frais de la vertueuse communauté internationale, ces spécialistes en génocide domestique, dans une armée interafricaine d'intervention, prête à voler au secours de tout dictateur en difficulté et de toute menace sérieuse de violation de l'impunité. Car, clama-t-il à tous vents, malgré l'assurance leur prodiguée par Mishonyi d'aller immédiatement siéger à la droite de Dieu-Dollar au plus haut des Cieux, les africains commençaient à se lasser de crever comme des mouches et à ne plus apprécier de vivoter moins bien que les vers de terre.

Pire, l'entourage de certains dictateurs commençait à se lasser de n'avoir que l'assassinat d'hommes, de femmes et d'enfants désarmés comme unique distraction, que les pleurs de désespoir des habitants comme chants de louange, que le départ en exil dans les pires conditions des jeunes comme évaluation populaire de leur gestion, que la bruyante approbation de Kapiteyne pour leurs exploits de plus en plus horribles comme unique réconfort et que des laïus

terrorisants d'une multitude de créanciers internationaux, dont ils ne se rappelaient plus ni comment ni quand ils avaient fait affaire avec eux.

Ces entourages de plus en plus s'interrogeaient sur le bien fondé de la politique inspirée par Kopela l'Humanitaire et son oncle Mishonyi. Le risque d'une défaillance du dictateur devenait possible.

Kopela-l'humanitaire envisagea cette éventualité et retint comme unique solution la recolonisation ou remplacement de l'avatar Calamity-Jos par lui-même, comme propriétaire et du pays, et de ses habitants et de ses richesses.

Car, et toute la conscience de la vertueuse communauté internationale ne manquerait pas d'en convenir, il est hautement immoral de laisser à un défaillant un tel rôle et risquer de priver la respectable communauté internationale des bienfaits de l'exploitation des africains, qui ne sont, tous comptes faits, que des nègres.

Toutefois, une recolonisation exigeait de convaincre les jeunes d'épouser cette cause et d'en accepter les risques, tout en renonçant à la douceur de la vie dans la Péninsule Heureuse. A priori le succès n'allait pas de soi. Mais l'opportun deuil de Kamina décédé de sa belle mort et la bienvenue efflorescence du chômage et de l'exclusion des jeunes, rendaient l'entreprise possible : les jeunes ne devraient pas avoir d'autre choix que de s'y investir.

Et tout le monde attendit alors, avec impatience, que cesse le sourire de Kopela-l'humanitaire face aux exploits de Calamity-Jos et de son sinistre Mwami et que se manifeste sa volonté politique d'assumer le pouvoir.

Maweeja-a-Nangila, par Sa Face étincelante Mvidie Mutala Meesu, le Zambis qui ne dort jamais, perçu tout le drame que préparait tous ces projets pour son peuple préféré et voulut que Calamity-Jos quitte la scène politique de la manière la moins glorieuse possible afin que tout un chacun sache que l'Homme est à Son Image et Ressemblance et que nul ne peut se prévaloir d'en être propriétaire.

Il mourra donc ex-Président, dans un désert, loin de la ferveur des foules qui l'adoraient et sera inhumé dans l'anonymat intégral, un petit matin glacial, après le ramassage des ordures. Ainsi tout le monde saura que l'accès à la charge suprême de Président et à la ferveur des foules ne transforme pas l'homme en Dieu.

Ensuite, Il donna à ceux qu'on génocidait la grâce de participer, aux côtés de son peuple préféré, au nettoyage des errements de Calamity Jos en un temps aussi court que celui d'un éclair dans Son présent perpétuel. Malheureusement, les ex-génocidés grisés par le succès de ce nettoyage se mirent à leur tour à génocider leurs frères que Kapiteyne avait introduit chez nous et reçurent de ce fait la maudite marque de Caïn, l'apanage des Manji qui fratricident leurs propres frères : guerres sans fin ni répit, exil et émigration sur toute la terre.

Non content d'être bien accueilli au Paradis qu'est notre pays, ils pensèrent pouvoir s'en emparer et nous annexer à leur minuscule pays, la réaction populaire fut foudroyante : ils furent rejetés à plus de 2000 kilomètres de la

capitale où telle l'eau nauséabonde d'un mauvais orage, ils stagnent attendant le retour définitif chez eux.

Mais voilà que la nationale qui avait succédé à Calamity Jos se laissait rattraper par son long exil loin de l'évolution du peuple et crut se mettre à jour en imitant point par point la gestion de ce dernier à la grande colère de Maweeja-a-Nangila, notre Dieu d'amour-volonté qui espérait le nettoyage du Paradis et non la poursuite de sa pollution à la Calamity-Jos, aussi lui laissa-t-Il jouir de sa position le temps d'un clin d'œil dans Son présent-perpétuel, puis le foudroya d'un coup de sang un petit matin après des beuveries.

Son entourage qui n'existait que par sa parole fut désorienté au point de traduire R.D.C. non plus par République Démocratique du Congo, la traduction traditionnellement admise, mais par Royaume Du Congo et installèrent Héritier et Roi, grâce à une clique de conseillers nommés par le mort pour l'aider à rédiger une Constitution, un Rwandais que le dit mort aurait probablement adopté ! en même temps que sa veuve Rwandaise de mère.

Et les pays cartésiens d'Europe et d'Amérique, très pointilleux en matière de démocratie et de respect d'état de droit, applaudirent des deux mains cette heureuse percée vers l'instauration de la précieuse démocratie et d'un état de droit ! Aussi bouleversèrent-ils les agendas de tous leurs dirigeants afin de recevoir illico le Providentiel bébé-Mzee, pour le consolider et surtout avoir l'honneur de lui serrer la pince ! Et le bébé-Mzee en profita pour négocier avec son compatriote Rwandais afin de lui accorder un répit dans son agression contre son Nouveau Royaume ! Se contenter d'un recul de 15 kilomètres dans un pays où deux villes jumelles sont à 400 kilomètres l'une de l'autre ! Autant pérenniser l'agression et légitimer la partition du pays à la chypriote !

Le Grand-Sorcier fut atterré par ce brillant retour du Kapiteyne de l'époque de la traite des nègres. Combien crèveront-ils en ces temps de la profusion des armes, du sida, des OGM et de la vache folle ? Les frères de Kapiteyne n'en veulent pas et pourtant il faut les rentabiliser malgré les dégâts collatéraux qui en résulteront. Les nègres ne cesseront donc pas d'en être les cobayes consentants pour voir ce que ça fait aux humains.

C'est ainsi que se déroula et continue à se dérouler « la bonne blague » au berceau de l'Humanité. J'arrête ici mon récit, pour ne pas m'aigrir et maigrir.